

L'ENNUI
DANS LES ROMANS DE JULIEN GREEN

A THESIS
Presented to
the Faculty of Graduate Studies
University of Manitoba

In Partial Fulfillment
of the Requirements for the Degree
Master of Arts

by
Yvette J. Boily
October, 1971



TABLE DES MATIERES

CHAPITRE	PAGE
INTRODUCTION	1
I. LA PRESENCE DE L'ENNUI	4
II. LES RACINES DE L'ENNUI	30
III. LES ISSUES DE L'ENNUI	54
IV. LA FORME ROMANESQUE DE L'ENNUI	81
CONCLUSIONS: LE SENS DE L'ENNUI	105
BIBLIOGRAPHIE	111

INTRODUCTION

"L'ennui, dit Green dans son Journal, est la flûte sur laquelle le démon nous joue ses airs préférés."¹ De cette même flûte, Green tire des romans sombres et monocordes, qui présentent un monde figé, mélancolique, étrangement dépeuplé, sans joie ni amour; — monde infernal. On pourrait mettre en tête de l'oeuvre romanesque de Green ces vers de Baudelaire:

.....
.....
Il ferait volontiers de la terre un débris
Et dans un bâillement avalerait le monde;

C'est l'Ennui! — l'oeil charge d'un pleur involontaire,
Il rêve d'échafauds en fumant son houka.
Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,
— Hypocrite lecteur, — mon semblable, — mon frère!²

La première forme authentifiée du véritable ennui, l'ennui métaphysique, serait apparue, selon Antoine Fongaro,³ dans les couvents primitifs. Elle était marquée par un dégoût de soi, de la vie, de l'univers, du Créateur, et considérée par les théologiens comme étant la tentation la plus raffinée du Malin.

¹ Julien Green, Journal (1946-1950); (Paris, Plon, 1951) p. 61.

² Charles Baudelaire, Ceuvres Complètes, (Paris, Editions Gallimard, 1961) p. 6.

³ Antoine Fongaro, L'Existence dans les romans de Julien Green, (Rome, Signorelli, 1954), p. 64.

Pascal a étudié l'ennui sous cet aspect religieux et diabolique; il est parvenu à la conclusion que l'ennui est consubstantiel à l'homme. Aussitôt que l'homme est réduit à considérer sa condition, faible et mortelle, il est plongé dans une tristesse insupportable. Par le divertissement, il cherche à s'écarter de lui-même, à fuir le spectacle de sa misère.

Le "mal du siècle" des romantiques sécularisait l'ennui sans pourtant le séparer de l'inquiétude métaphysique de l'homme. Baudelaire, dont l'oeuvre a si profondément influencé Green, a chanté l'ennui dans Les Fleurs du mal, l'a analysé dans ses Petits poèmes en prose et ses Journeaux intimes. Dans le domaine romanesque, Green a un précurseur en Gustave Flaubert qui a pris dans l'ennui un aliment psychologique pour son oeuvre. L'exemple d'Emma Bovary vient immédiatement à l'esprit.

Le thème de l'ennui se rattache intimement à celui de la solitude; en ceci les livres de Green appartiennent à leur temps, l'isolement absolu, métaphysique de l'homme étant un des postulats de presque toute la littérature du vingtième siècle.

Green présente l'ennui sous sa forme superficielle de sentiment de frustration, d'origine presque physique, devant une vie routinière et monotone, sans surprises, sans heurts. Mais au delà de cette manifestation extérieure, il est assez d'indices permettant de déceler la signification profonde de ce mal. Cette étude sera l'objet de ce travail.

Les trois premiers chapitres étudient la présence, les racines

et les issues de l'ennui, principalement dans Mont-Cinère, Adrienne Mesurat, Léviathan et Epaves. Dans ces premiers romans l'ennui prend une importance telle qu'il détermine la marche du récit. A mesure que Green en vient à des oeuvres plus étoffées, l'ennui n'a plus la même insistance; il n'imprime plus son caractère sombre sur chaque page du livre; il cesse d'être la cause même du déclenchement du drame. L'analyse de cette évolution forme le sujet du quatrième chapitre. La conclusion tentera de préciser le sens de l'ennui, tel qu'il nous apparaît dans les romans de Green, et de le mettre en rapport avec la vie intérieure de l'auteur.

CHAPITRE I

LA PRESENCE DE L'ENNUI

Le plus terrible ennemi des êtres qui peuplent l'univers greenien est l'ennui, ce "léviathan" qui les ronge silencieusement. Les héros de Green semblent plongés dans une immense solitude, et incapables de communiquer leur détresse; la simple fuite du temps crée chez eux une angoisse dévorante et cruelle.

"Emily se taisait."¹ Cette première phrase du roman *Mont-Cinère* résume l'attitude de l'héroïne devant une vie monotone. Cette vie se déroule entre les murs d'une maison "en forme de coffre"² et percée de petites fenêtres par lesquelles la lumière ne pénètre qu'avec difficulté. L'isolement de *Mont-Cinère*, cette espèce de rempart que forment les chênes et les sapins qui l'entourent, les collines qui bornent l'horizon, lui confèrent un caractère mélancolique et suggèrent une fermeture au monde extérieur, un repliement sur soi.

La tristesse de cette demeure se reflète chez Emily. Dès sa petite enfance elle promène autour d'elle des regards soucieux. Elle a une "physionomie inquiète",³ "un visage qui [n'est] pas celui d'un enfant et qui [porte] comme par avance les marques d'une vie difficile et

¹ Julien Green, *Mont-Cinère* (Paris, Plon, 1926). (Dans cette thèse je me suis servie de l'édition du Livre de Poche, 1968.) p. 5.

² *Ibid.*, p. 16.

³ *Ibid.*, p. 27.

et tourmentée."⁴ A quinze ans, elle présente l'aspect d'une femme beaucoup plus âgée, qu'aurait accablée une existence cruelle.⁵ On dirait que sa physionomie a pris son caractère définitif, celui qu'elle gardera toujours; et Emily semble être devenue un élément de cette maison où le temps est comme figé.

A la suite d'une scène pénible avec sa mère,⁶ la jeune fille devient consciente de l'écrasante monotonie de sa vie:

Pour la première fois elle ressentait l'ennui de faire tous les jours les mêmes choses sans pouvoir modifier cet emploi du temps.⁷

Jusqu'alors, Emily s'était accommodée tant bien que mal d'une vie ennuyeuse. Elle ne trouvait pas trop désagréable de vivre dans une solitude à peu près complète. Ses passe-temps, en dehors des travaux de ménage que sa mère lui imposait, étaient de s'enfermer dans sa chambre pour de longues heures de rêveries, de contempler, de sa fenêtre, le paysage de rochers et de collines qui s'offrait à sa vue.⁸

L'arrivée de Mrs. Elliot à Mont-Cinère, alors qu'Emily était âgée de huit ans, avait modifié un peu le cours de son existence. Emily avait pris l'habitude de se rendre à la chambre de sa grand-mère plusieurs fois par jour pour parler, pour apprendre à lire, pour y faire ses travaux de couture. Ces visites étaient les seules distractions d'une

⁴
Ibid., p. 43.

⁶
Ibid., p. 13.

⁸
Ibid., p. 29.

⁵
Ibid., p. 141.

⁷
Ibid., p. 46.

vie sans grandes occupations.⁹

Mais l'adolescente se rend compte soudain de l'étouffante uniformité de ses journées; l'ennui naît, grandit, devient un compagnon constant, accablant:

Elle était sans force contre la mélancolie qui l'envahissait; tout lui paraissait futile ou odieux, ce repas qu'elle finissait, ce châte dont elle sentait la chaleur autour de son cou, et sur ses épaules, tous les soins qu'elle prenait pour entretenir une vie misérable. "A quoi bon vivre? pensait-elle, si jamais je ne dois être heureuse, si tous les jours doivent m'apporter de nouveaux ennuis?" Et elle se jugea ridicule d'avoir eu de l'espoir et fait des projets.¹⁰

Pour Emily, le besoin de passer le temps devient un problème angoissant. Elle erre à travers la maison, touchant les objets autour d'elle, "[arrêtant] les gouttes de cire qui [tombent] dans le bougeoir, comme si cet amusement pouvait faire diversion à la tristesse qui la [dévore]."¹¹ Une visite chez les voisins, les Stevens, est pour elle un événement si extraordinaire qu'elle en revient tout agitée.¹² Le seul fait de prendre le déjeuner dans la chambre de sa grand-mère lui procure un vif contentement.¹³ Enfin elle accepte avec plaisir tout ce qui peut rompre la monotonie de sa vie quotidienne.

Elle en vient à se parler à mi-voix, à s'écrire des lettres.¹⁴ Une diversion lui est offerte par la suggestion du pasteur qu'elle

⁹
Ibid., p. 40

¹⁰
Ibid., p. 70.

¹¹
Ibid., p. 79.

¹²
Ibid., p. 76.

¹³
Ibid., p. 91.

¹⁴
Ibid., pp. 110-112.

aille travailler à l'ouvroir. Emily est heureuse de parler à une femme autre que sa mère ou sa grand-mère, et elle passerait volontiers des journées entières avec la directrice; mais ses manières étranges, son incapacité de communiquer avec Miss Easting¹⁵ la rejettent dans sa solitude, dans son mortel ennui.

La mort de sa grand-mère, le mutisme de sa mère, l'espèce de complot contre Emily qui naît entre Mrs. Fletcher et sa pensionnaire Miss Gay,¹⁶ tout conspire à ajouter à son désœuvrement. Son mariage avec Frank Stevens apporte peu de changements à sa vie.¹⁷ Dans toutes ses conversations avec Frank, Emily se heurte à un silence opiniâtre. Elle passe ses jours devant le feu, à en activer la flamme:

Le temps lui pesait horriblement depuis qu'elle se savait maîtresse à Mont-Cinère.¹⁸

Etre la maîtresse à Mont-Cinère, n'est-ce pas être définitivement installée dans l'ennui? Il existe entre la sombre demeure et Emily Fletcher une affinité étrange. Emily est attachée à Mont-Cinère comme une amoureuse à son amant. Tandis que "toutes les personnes qui n'ont passé que quelques jours à Mont-Cinère y trouvaient qu'il était impossible d'y rester longtemps",¹⁹ la jeune fille ne peut envisager la possibilité d'aller vivre ailleurs. "Il ne peut être question d'aban-

¹⁵ Ibid., p. 160.

¹⁶ Ibid., p. 193.

¹⁷ Ibid., p. 219.

¹⁸ Ibid., p. 230.

¹⁹ Ibid., p. 19.

donner Mont-Cinère,"²⁰ déclare-t-elle à Miss Easting; le seul fait d'entendre sa mère menacer de vendre la maison (menace qu'elle sait pourtant être vaine) trouble l'adolescente si profondément qu'elle en ressent un malaise physique qui se rapproche de l'hystérie:

elle était obligée de se courber en deux et de se mordre les lèvres pour ne pas céder à un étrange désir de pleurer ou de crier.²¹

Mystérieusement liée à cette maison inhospitalière, Emily en est, en quelque sorte, l'incarnation humaine, et le regard qu'elle promène autour d'elle dans ses moments de rêveries, s'attarde sur ce qui est en accord avec sa mélancolie: la masse grise des collines, dans une lumière douteuse,²² le paysage de roche, la pluie qui tombe, le triste ciel d'hiver. Le paysage monotone devient la projection de son état d'âme.

Tandis qu'Emily semble condamnée à l'ennui par sa nature même, sa mère s'y laisse glisser par faiblesse de caractère. Au tout début de son mariage, Kate Fletcher pensait périr de mélancolie à Mont-Cinère, y devenir folle ou imbécile.²³ Mais bientôt elle s'est résignée à une petite vie étroite et y a trouvé même la sécurité:

elle connut alors cette sorte de joie qui consiste à se sentir à l'abri de toutes les émotions de la souffrance comme de celles du bonheur²⁴

²⁰ Ibid., p. 180.

²¹ Ibid., p. 9.

²² Ibid., p. 6.

²³ Ibid., p. 19.

²⁴ Ibid., p. 19.

Le silence et la solitude deviennent un état de choses naturel pour cette femme qui n'a pas d'amis, qui ne reçoit ni ne fait des visites, et dont les journées sont remplies de petites besognes qui la tiennent en haleine jusqu'au soir.²⁵ Tout dans son aspect physique témoigne d'une existence morne: son attitude voûtée, ses vêtements foncés et mal taillés, ses yeux "qui se [posent] sur les gens avec un air triste et craintif,"²⁶ sa voix basse et hésitante, l'impression d'humilité qui se dégage de sa personne. Elle devient l'ombre de cette monstrueuse demeure dont les murs mêmes semblent suer l'ennui.

Rien ne saurait égayer Mont-Cinère. L'arrivée insolite de la grand-mère et ses plans pour refaire l'intérieur de la maison offrent la possibilité de modifications qui transformeraient le train de vie.²⁷ Mais Mrs. Elliot souffre d'une crise cardiaque et doit se reposer pendant quelque temps. C'est alors que le pouvoir maléfique de la maison opère sur elle. Obligée de garder le lit pendant deux semaines, Mrs. Elliot ne parle plus de se relever. Son indolence se transforme en une sorte de paralysie:

Elle était devenue malade comme d'autres deviennent religieuses, après mûre considération.²⁸

Une vie d'ennui est désormais sa vocation.

Après son mariage à Emily, Frank Stevens, malgré l'étrangeté de sa situation, accepte sans questions une vie solitaire et isolée. Il

²⁵
Ibid., p. 88.

²⁷
Ibid., p. 37.

²⁶
Ibid., p. 14.

²⁸
Ibid., p. 44.

s'habitue vite à Mont-Cinère, et ne fait aucun effort pour y changer quoi que ce soit. Il s'y plaît et semble accepter la monotonie des jours comme constituant une partie inévitable de l'existence.²⁹

Dans la vieille demeure froide et silencieuse, l'ennui s'est installé et semble devoir y régner indéfiniment.

Adrienne Mesurat, comme Emily Fletcher, est un être solitaire, écrasé par l'aridité de la vie. Ses premières années ont été absolument dépourvues des joies dont l'enfance est censée être faite. Elevée entre un père égoïste et une soeur phthisique tout entière à sa maladie, elle apprend jeune à cacher ses émotions et une résignation mécontente se lit sur ses traits.³⁰

A la Villa des Charmes, les années s'écoulent dans une monotonie profonde, la vie n'étant qu'une série d'habitudes, de gestes accomplis à de moments fixes, et Adrienne arrive à sa dix-huitième année sans qu'aucun événement soit venu modifier sa vie.³¹ Aussi baisse-t-elle la "tête sous l'ennui comme d'autres sous la fatigue".³²

Ses tâches consistent à aller deux fois par semaine faire l'inspection des rares fleurs qui poussent dans le jardin, à couper cinq ou six géraniums rouges et à les disposer dans les vases, à parcourir la maison pour s'assurer que tout est en ordre. Ces petits devoirs

²⁹ Ibid., p. 226.

³⁰ Julien Green, Adrienne Mesurat, (Paris, Plon, 1927). (Dans cette thèse je me suis servie de l'édition du Livre de Poche, 1966.) p. 31.

³¹ Ibid., p. 31.

³² Ibid., p. 9.

"[diminuent] les heures d'ennui qui [s'écoulent] entre les repas".³³

Ses divertissements sont peu nombreux. Elle s'amuse à tirer les livres de leurs rayons, à enlever la poussière de la tranche et à les replacer par ordre de grandeur, à examiner les portraits des ancêtres dans la salle à manger.³⁴ Depuis huit ans elle assiste en été aux concerts donnés au jardin public; mais il y a trop longtemps qu'elle les entend pour y trouver un plaisir bien vif.³⁵ Elle n'a pas le goût des livres et il lui répugne d'entreprendre une lecture un peu longue.

Adrienne est totalement sous la domination d'un père pour qui l'humanité tout entière a cessé de se développer et de changer. Il est comme ces vieillards pour qui "tout s'arrête et se fixe à une certaine époque de leur vie".³⁶ Il considère Adrienne comme une enfant et dans son esprit sa fille a toujours quinze ans et ne doit jamais dépasser cet âge. Nul projet de mariage pour Adrienne! Aucune pensée accordée à l'organisation d'une vie plus saine et agréable! Le temps semble donc arrêté pour elle comme il l'était pour Emily, et son avenir se présente comme une longue série de jours, tous pareils, pleins de désœuvrement et de mélancolie.

Adrienne repousse le monde et se replie sur elle-même. Elle semble condamnée à végéter indéfiniment lorsqu'un jour, dans une promenade, elle croise sur la route le docteur Maurecourt;³⁷ cet

³³ Ibid., p. 45.

³⁴ Ibid., p. 5.

³⁵ Ibid., p. 150.

³⁶ Ibid., p. 32.

³⁷ Ibid., p. 35.

événement insignifiant prend à ses yeux une importance capitale et bouleverse son âme excédée d'ennui. Elle passe alors "sans transition d'une existence vide à une espèce de frénésie intérieure".³⁸ Dès lors elle a un but: revoir le docteur. Seules comptent pour elle les minutes où elle refait la même promenade, où elle rôde autour de la maison de Maurecourt, espérant l'apercevoir. L'attente quotidienne de ces moments constitue sa vie.

Mais même cette satisfaction inouïe lui est enlevée. M. Mesurat la condamne à rester à la maison, à ne pas sortir sans lui. Plongée dans un ennui sans trêve, Adrienne "ne garde de la vie que la conscience de la douleur et de la solitude".³⁹

Si la jeune fille est la victime de l'ennui, son père lui en est la proie consentante et satisfaite. Il a coté pour l'ennui comme étant la seule forme de vie qui convienne à son tempérament et qui lui assure la tranquillité. Il refuse de voir ce qui pourrait le blesser ou le faire changer de conduite, et cet homme au visage sans expression, aux yeux vides, est la sérénité même.⁴⁰

A sa retraite, il s'est enseveli vivant dans une ville de province, où rien ne change, où tout semble conserver le même aspect. Même en été, alors que bon nombre de Parisiens s'abattent sur la Tour l'Evêque, il n'y a pas d'animation dans le quartier des Mesurat,⁴¹ et

38.

Ibid., p. 39.

39

Ibid., p. 102.

40

Ibid., p. 119.

41

Ibid., p. 96.

la villa des Charmes, où n'entrent jamais de visiteurs, et dont les habitants agissent selon un rythme prévu depuis toujours, semble un lieu détaché du monde, en dehors du temps.

C'est une maison laide, de minable apparence; son intérieur aux meubles en bois sombre, aux murs couverts de toiles médiocres et de photographies crues, invite cependant au repos et donne confiance. Elle plaît à M. Mesurat qui y coule une existence monotone. Il chérit les petites habitudes qui remplassent ses jours: "le tour quotidien à travers la ville, l'arrivée des journeaux du soir, l'heure des repas",⁴² et sa seule inquiétude est de voir bouleversée la paix de la maison.

Ses conversations sont faites de remarques banales qui souvent irritent ses filles. Chaque fois qu'il entend les roues d'une voiture sur le chemin, il fait quelques commentaires (toujours les mêmes) sur la provenance de ce bruit. Un peu d'activité dans la villa voisine suscite de sa part maintes suppositions sur l'arrivée prochaine des locataires. Il est "de ceux pour qui une nouvelle garde encore de sa fraîcheur après des semaines de commentaires."⁴³ Même la lecture appliquée et minutieuse qu'il fait de son journal n'alimente pas ses entretiens; ce sont les annonces qu'il lit "avec toute l'attention de l'ennui."⁴⁴

Le seul passe-temps qu'il sache imaginer pour distraire Adrienne

⁴² Ibid., p. 20.

⁴³ Ibid., p. 37.

⁴⁴ Ibid., p. 139.

et Germaine pendant les longues soirées d'ennui est de jouer aux cartes.⁴⁵ Il impose à ses deux filles tous ses goûts, cette existence vaine et futile, d'une monotonie profonde, intolérable. La villa des Charmes, pour lui un asile de calme et de sérénité, devient pour Adrienne un lieu désert et silencieux, une véritable prison. La maison prend, à ses yeux, un aspect funèbre dès qu'on ferme les fenêtres. La jeune fille promène autour d'elle un regard attentif "s'efforçant de découvrir aux choses qu'elle [voit] si souvent un aspect nouveau, un détail qui lui eût échappé."⁴⁶ Elle hait sa chambre où tout lui rappelle des souvenirs mélancoliques. La tristesse et l'ennui pèsent dans le salon, et Adrienne y souffre une contrainte inexplicable. Les objets connus prennent un caractère étrange et lointain.

Même les sons qui remplissent la maison l'énervent. Le craquement du fauteuil d'osier sur le perron, le déploiement des feuilles du journal, le crissement des cailloux sous le pas régulier de sa soeur dans l'allée, tout cela semble "des voix malicieuses qui lui disent qu'elle n'échapperait jamais à cette espèce de cercle enchanté que traçaient autour d'elle Germaine et M. Mesurat."⁴⁷

Le bruit de la grille lui donne la nausée;⁴⁸ le souffle bruyant de son père lui inspire de l'horreur. Adrienne, dans le silence des fins d'après-midi, tend l'oreille avec avidité vers les bruits lointains: un

⁴⁵
Ibid., p. 102.

⁴⁶
Ibid., p. 30.

⁴⁷
Ibid., p. 47.

⁴⁸
Ibid., p. 193.

chien qui aboie, une voiture qui passe sur la route nationale, comme si ces sons qui viennent d'ailleurs pouvaient amener du nouveau dans sa vie.

Après le départ de Germaine et la mort de son père, Adrienne fuit la maison dont elle ne peut plus supporter la vue;⁴⁹ mais où qu'elle aille, son ennui l'accompagne, et les paysages, les édifices, les gens mêmes lui renvoient l'image de son désarroi et de sa solitude.

A Montfort, c'est un univers silencieux et immobile qui l'accueille. La route morne, le ciel sans couleur, la pluie qui tombe, tout concourt pour offrir à la voyageuse un spectacle de désolation. Adrienne a confusément l'impression que ce vieux village, aride et froid, "l'attendait et qu'il l'avait attirée à lui par de secrets et puissants sortilèges."⁵⁰

Dans les regards que les enfants posent sur elle, Adrienne "croit discerner de la méfiance."⁵¹ Partout autour d'elle, la jeune fille rencontre une expression à la fois morne et défiante, sur le visage des hommes et des femmes de Dreux, sur les maisons de cette ville, qui semblent vouloir se défendre contre l'intrusion de l'étrangère.⁵² A l'auberge où elle se réfugie, elle découvre quelque chose de sordide et de mélancolique dans le décor de sa chambre, et la ville qu'elle aperçoit de sa fenêtre lui semble abominablement triste.⁵³

⁴⁹
Ibid., p. 267.

⁵⁰
Ibid., p. 272.

⁵¹
Ibid., p. 271.

⁵²
Ibid., p. 287.

⁵³
Ibid., p. 292.

Rejetée par les petites villes, Adrienne revient à la Tour l'Evêque. C'est alors que le monstre referme ses tentacules sur elle. La jeune fille essaie de réagir contre la torpeur qui la prend, mais sa volonté est ensorcelée, et il n'y a plus moyen d'échapper au désœuvrement.

Trompée et abandonnée par Mme Legras, la seule personne avec qui elle eût entretenu quelque relation, déçue par ses espoirs confus d'un secours du docteur Maurecourt, Adrienne, tragiquement seule dans la triste villa des Charmes, se laisse dévorer par l'ennui.

Adrienne et Emily dominent les romans dont elles sont les héroïnes, et ainsi l'ennui, qui forme la substance même de leur existence, en détermine l'action ralentie. Le récit de Léviathan offre un peu plus de mouvement et présente plusieurs personnages dont les vies diffèrent entre elles. Mais à l'arrière-plan, et comme constituant le fond du tableau, l'ennui peint son ombre grise. Tous les hommes et femmes de Léviathan souffrent de ce mal greenien.

Paul Guéret est d'une nature mélancolique, triste et amère. Il cherche constamment de nouveaux paysages dont il est vite excédé car, partout et toujours, il se retrouve tel qu'il est. Dans l'espoir d'oublier son ennui pour quelque temps, il est venu s'établir à Lorges. Au bout de quatre semaines il est déjà écrasé par tout ce qu'il y voit.⁵⁴

Dans le salon des Grosgeorge où il donne des leçons au petit André, les heures lui "paraissent longues comme une vie entière."⁵⁵

⁵⁴ Julien Green, Léviathan, (Paris, Plon, 1929). (Dans cette thèse je me suis servie de l'édition du Livre de Poche, 1967.) p. 31.

⁵⁵ Ibid., p. 37.

Dans la chambre sombre et basse où il demeure, une femme l'attend qu'il n'aime plus, dont la présence même lui est odieuse, mais avec laquelle il continue à vivre par faiblesse de caractère.

La passion monstrueuse qui l'habite et le harcèle sans cesse a pris, avec le temps, un caractère monotone. Les basses aventures sans cesse renouvelées, les désirs, toujours les mêmes, ne peuvent plus tromper son ennui puisqu'il sait maintenant qu'il ne sera jamais heureux, qu'il oubliera bientôt Angèle comme il en a oublié tant d'autres pour porter ailleurs sa faim perpétuelle.⁵⁶

La villa des Grosgeorge, sa chambre pauvre, le triste restaurant de Mme Londe où il prend parfois son repas du soir, le café désert d'où il guette les allées et venues d'Angèle, voilà "les quatre points cardinaux de sa vie nouvelle."⁵⁷ Entre ces quatre coins il promène sa rancune et ses désillusions.

La mine anxieuse, les manières gauches, le regard ennuyé de Guéret témoignent de son état d'âme, tandis que le monde qui l'entoure lui renvoie son image. Il se sent enfermé, captif dans le salon des Grosgeorge où tout lui semble médiocre et lourd.⁵⁸ La tristesse le chasse de sa propre chambre.⁵⁹ Les rues qu'il parcourt ne sont que des moyens qui lui permettent d'aller d'un coin de sa prison à l'autre,⁶⁰ et la

⁵⁶
Ibid., p. 32.

⁵⁷
Ibid., p. 55.

⁵⁸
Ibid., p. 37.

⁵⁹
Ibid., p. 10.

⁶⁰
Ibid., p. 45.

rivière près de laquelle il s'assoie semble lui murmurer: "Toujours, toute la vie de même, toute la vie."⁶¹ Partout il se sent de trop.

Guéret représente, pour Mme Grosgeorge, le spectacle de sa propre misère; car sous les dehors d'une vie bien réglée cette femme cache une âme tourmentée, accablée par l'ennui. Mariée à un homme ridicule qu'elle ne respecte pas, mère d'un garçon pour qui elle ne ressent aucune affection, elle coule des jours monotones, sans grandes joies ni grandes peines. Petit à petit elle s'est laissée glisser dans une espèce d'engourdissement, acceptant un mariage absurde, une existence médiocre au milieu d'un luxe criard.⁶² Ses occupations journalières consistent à donner quelques ordres aux domestiques, à ouvrir et fermer un livre, à déchiffrer une page de musique, à faire une promenade prévue depuis toujours.

Parfois certaines circonstances l'amènent à se ressaisir, à évaluer sa vie.⁶³ L'arrivée de Guéret, l'accord de tout son être à l'angoisse qu'elle devine en lui représentent une telle occasion. Elle a la révélation du profond dégoût de tout et d'elle-même qui empoisonne à présent chaque heure de sa journée. Elle comprend en même temps qu'elle ne peut rien changer, que tout sera toujours pareil, qu'elle finira ses jours dans cette ville, que la mort viendra la chercher dans cette maison. Incapable de réagir contre la torpeur qui l'enveloppe, elle est celle

⁶¹
Ibid., p. 47.

⁶²
Ibid., p. 144.

⁶³
Ibid., p. 144.

qui "[s'enfonce]" toute vive dans sa tombe."⁶⁴

Pour Mme Londe aussi la vie semble réglée pour toujours, le lever, le coucher, les repas, et même les plaisirs et les tristesses."⁶⁵ Cette existence facile comprend pourtant des moments pénibles. L'heure où ses clients arrivent se présente à ses yeux comme un petit drame dont elle est la vedette. Toutes les minutes de la journée, "longue à pleurer,"⁶⁶ ne sont qu'un lent et pénible acheminement vers l'instant où elle prendra place derrière son comptoir. Elle ne sait pas être patiente, et une seule minute, "une cruelle minute d'attente,"⁶⁷ est pour elle source de mortification et de souffrances intolérables.

Elle aime à s'asseoir près de la fenêtre pour voir passer les promeneurs, mais le paysage qu'elle y aperçoit a "le caractère un peu rêveur et pensif des endroits où jamais le voyageur ne s'arrête."⁶⁸ Sa maison est la dernière de la ville, et tout semble dormir en cet endroit, jusqu'à la rivière dont l'eau est presque immobile malgré le vent qui balaie la place.⁶⁹ Sa chambre froide et humide, la salle à dîner à l'atmosphère mélancolique, voilà le décor où se déroule cette vie banale.

Mme Londe hait la solitude jusqu'à préférer la présence de Mme Couze, vieille femme qu'elle juge sotte, à un tête-à-tête avec elle-même.⁷⁰ Lorsqu'elle est seule, elle marmotte et s'exclame, pour tromper son

⁶⁴
Ibid., p. 145.

⁶⁵
Ibid., p. 166.

⁶⁶
Ibid., p. 17.

⁶⁷
Ibid., p. 8.

⁶⁸
Ibid., p. 59.

⁶⁹
Ibid., p. 59.

⁷⁰
Ibid., p. 152.

angoisse, pour détourner l'ennui qui la guette incessamment.⁷¹

La table d'hôte de son restaurant réunit un triste assortiment d'êtres humains, et l'on devine l'existence morne que chaque client traîne derrière lui. L'extérieur minable, la conversation fade de ces messieurs, leur attitude servile devant la patronne,⁷² évoquent toute une race de l'humanité, celle des personnes pauvres, sans famille ni foyer, qui cherchent, dans l'habitude d'un repas pris chaque soir au même endroit, à donner à leur vie un simulacre d'unité et de signification.

La petitesse de leur vie transparaît à travers les propos de ce "parlement d'imbéciles".⁷³ Que de mesquineries dans l'échange, à voix basse, de pointes blessantes, dans les débats interminables sur l'ancienneté de leur patronage!⁷⁴ Que de sordidité aussi chez ces hommes qui se partagent la même fille, qui inscrivent leur nom à l'avance et attendent docilement leur tour pour sortir avec elle.⁷⁵

Leurs vies étroites et dégoûtantes rejoignent, à travers l'ennui qu'on y découvre, celle de M. Grosgeorge. Ce vieillard semble n'avoir pas vécu, sauf au niveau de la sensualité. "La vie entière n'est faite que de ça"⁷⁶ dit-il à Guéret. Son visage aux yeux lents, au front vide,⁷⁷ aux lèvres épaisses et larges,⁷⁸ trahit la médiocrité de son esprit et la

⁷¹
Ibid., p. 239.

⁷²
Ibid., pp. 86-94.

⁷³
Ibid., p. 88

⁷⁴
Ibid., p. 87.

⁷⁵
Ibid., p. 93.

⁷⁶
Ibid., p. 55.

⁷⁷
Ibid., p. 207.

⁷⁸
Ibid., p. 51.

bassesse des plaisirs qu'il poursuit sans cesse.

Il collectionne des tableaux au goût douteux,⁷⁹ il meuble sa villa d'un luxe prétentieux,⁸⁰ il s'organise des rencontres sentimentales,⁸¹ et on pourrait le croire satisfait de son sort. Mais il lui manque quelque chose; et sa bouche "tourmentée d'une faim que la vie ne comblerait jamais,"⁸² révèle à la fois le néant de son existence et la conscience qu'il en a.

Même Angèle, jeune et belle, est accablée par la monotonie de son existence. Remplie de dégoût par ses sorties avec les clients du restaurant et les messieurs de la ville, elle entrevoit son avenir comme "une longue succession de semaines semblables les unes aux autres."⁸³ Ne voulant demeurer seule avec ses tristes pensées, elle profite de ses courts moments de loisir pour faire une promenade en ville et dire bonjour à ceux qu'elle rencontre, cueillant des "banales paroles d'amitié"⁸⁴ des gens dont elle connaît le jugement sévère à son égard, et se contentant d'un extérieur de cordialité qui lui donne l'impression d'être entourée et aimée.

La venue de Guéret à Dreux, la scène avec sa tante,⁸⁵ la tirent

⁷⁹
Ibid., p. 53.

⁸⁰
Ibid., p. 144.

⁸¹
Ibid., p. 57.

⁸²
Ibid., p. 58.

⁸³
Ibid., p. 80.

⁸⁴
Ibid., p. 75.

⁸⁵
Ibid., p. 65.

comme d'un "long sommeil, et dès lors elle cherche à changer son mode de vie, à s'engager dans un nouveau métier;⁸⁶ mais l'attentat meurtrier de Paul sur elle et la disgrâce physique qui en résulte la plongent dans une solitude plus profonde que jamais, et elle vit des journées vides, enfermée dans une chambre sombre où tout lui parle d'ennui et d'oppression.⁸⁷

La seule personne heureuse dans Léviathan est Mme Guéret, femme bornée et crédule, sans intelligence ni psychologie, qui se contente d'une vie tranquille auprès d'un homme qu'elle ne connaît pas et dont elle ne soupçonne même pas les aventures multiples: "Elle n'avait rien vu, rien deviné."⁸⁸ Son existence est une suite de journées laborieuses, à peine troublées de temps à autre par de petites inquiétudes d'argent.⁸⁹ Elle donne l'impression d'être une bête stupide et insensible, et de son bonheur monotone et précaire, basé sur le mensonge et sur la servile acceptation d'un sort misérable, se dégage un parfum fade et mélancolique.

Les autres, aigris, solitaires et pleins de désespoir, cherchent confusément à sortir d'eux-mêmes. Mme Guéret, terne et satisfaite, annonce le héros d'Épaves qui s'enfonce délibérément dans une vie ordonnée, paisible, et totalement dénuée de sens.

A trente et un ans, Philippe Clery "[traîne]" une molle et vaine existence au fond d'un appartement parisien."⁹⁰ Rien de ce qu'il est ou

⁸⁶ Ibid., p. 66.

⁸⁷ Ibid., p. 192.

⁸⁸ Ibid., p. 35.

⁸⁹ Ibid., p. 35.

⁹⁰ Julien Green, Épaves, (Paris, Plon, 1932). (Dans cette thèse je me suis servie de l'édition du Livre de Poche, Nouveau tirage: 1962.) p. 13.

de ce qu'il possède n'est le fruit d'un effort personnel. Il a hérité d'une fortune importante qui lui assure une vie confortable. La position qu'il occupe comme chef d'une grande entreprise lui a été léguée par son père. Et encore cette affaire marche-t-elle toute seule, et la présence de Philippe y est parfaitement inutile.⁹¹

La force physique dont il est si fier lui vient aussi de son père; Philippe n'a rien fait pour la développer et n'a pas le courage de s'en servir lorsqu'il le devrait.⁹²

Il s'est laissé aller au mariage comme offrant le moyen le plus facile de posséder une femme qu'il désirait âprement et qu'il aurait pu, avec un peu d'audace et d'imagination, avoir à beaucoup moins de frais. Il est devenu père comme il est devenu époux, non pas par suite d'une décision réfléchie, mais par un effet du hasard.⁹³

Le décor somptueux de son appartement parle de sécurité et de paix. Mais ces meubles, ces porcelaines et tissus, d'une perfection recherchée, ont été choisis par sa belle-soeur et ne reflètent en rien les préférences de Philippe.⁹⁴

Il connaît une tranquillité de coeur que ne vient troubler aucun doute, aucun souci.⁹⁵ Dans "le petit salon où il [vit] trop et qui [devient] comme son écorce,"⁹⁶ il passe des soirées près du feu à

⁹¹
Ibid., p. 119.

⁹²
Ibid., p. 13.

⁹³
Ibid., p. 72.

⁹⁴
Ibid., p. 15.

⁹⁵
Ibid., p. 28.

⁹⁶
Ibid., p. 46.

rêver, à feuilleter une revue d'art, à rapporter avec une minutie cruelle les détails de sa journée. Bien des heures de sa vie s'écoulaient sur les quais de Paris et dont il ne remarque même pas les particularités.⁹⁷

Une fois par mois il se rend au conseil d'administration de sa compagnie où, ayant sombré dans un fauteuil, il subit avec ennui la lecture d'interminables rapports tandis qu'une demi-somnolence s'empare peu à peu de lui.⁹⁸

Son mariage n'est qu'une façade. "En fait, le divorce [est] accompli"⁹⁹ depuis longtemps. Philippe n'en ressent aucune souffrance, mais bien plutôt le soulagement de n'avoir plus à subir l'intimité d'une femme qui lui rappelle la honte de leur première nuit.¹⁰⁰

Beau, riche, sans ambition ni passions, il goûte un bonheur béat qui se lit sur son visage régulier, lisse et terne, à l'expression vide d'une statue.¹⁰¹

Arraché à son repos par une rencontre près du quai il ressent, pour la première fois depuis de nombreuses années, une émotion intense.¹⁰² Dès lors il revient sur les quais, là où lui a été révélée sa lâcheté. Il ne sait cependant profiter de cet avertissement du destin, et il reprend sa vie d'autrefois, régulière et monotone, mais avec la conscience maintenant qu'il fait naufrage.¹⁰³

⁹⁷ Ibid., p. 34.

⁹⁸ Ibid., p. 120.

⁹⁹ Ibid., p. 74.

¹⁰⁰ Ibid., p. 72.

¹⁰¹ Ibid., p. 60.

¹⁰² Ibid., p. 57.

¹⁰³ Ibid., p. 120.

Le simple besoin de faire passer le temps devient angoissant. Il est sans ressources devant la vie de loisirs qui est la sienne après que, suivant un instinct qu'il ne saurait expliquer, il a vendu sa part de l'Union minière.¹⁰⁴ Lorsqu'ils sont présents, il trouve quelques distractions dans le bavardage de sa belle-soeur, dans les sorties qu'il fait avec son fils.¹⁰⁵ Il a de vagues désirs d'écrire un livre, de faire du dessin; il essaie de jouer du piano mais il est vite écoeuré de tout.¹⁰⁶ Les manchettes du journal lui arrachent un bâillement; le désœuvrement le chasse dehors à la recherche d'un ailleurs: "N'importe où, aurait-il voulu dire [au chauffeur] pourvu que ce soit loin et que ce soit beau."¹⁰⁷ Mais dans la voiture qui l'emporte, il est "figé par l'ennui,"¹⁰⁸ et il sait que demain, et que l'année entière, poseront les mêmes problèmes qu'aujourd'hui.

A force de fuir les discussions pénibles, d'ignorer ce qui pourrait déranger sa tranquillité, il s'est forgé une âme absolument indifférente et insensible. Une scène de cinéma lui révèle l'aridité de sa vie intérieure:

Alors dans le silence intérieur que crée l'attention, Philippe entendit monter un cri du fond de son coeur et du néant de toute sa vie, une parole étrange qu'il dut reprimer sur ses lèvres: "Heureux homme, il va souffrir."¹⁰⁹

¹⁰⁴
Ibid., p. 128.

¹⁰⁵
Ibid., p. 259.

¹⁰⁶
Ibid., p. 153.

¹⁰⁷
Ibid., p. 157.

¹⁰⁸
Ibid., p. 57.

¹⁰⁹
Ibid., p. 166.

"Peut-on se tuer par ennui?",¹¹⁰ se demande Philippe. L'idée d'un suicide est aussitôt rejetée. C'est une pensée superficielle comme toutes celles qui traversent sa tête. Philippe continuera à répéter chaque jour les gestes insignifiants d'une existence vaine, à promener son ennui à travers la capitale surpeuplée au coeur de laquelle il connaît la solitude parfaite.¹¹¹

Henriette, la femme de Philippe, semble être l'indifférence même; elle consent à un mariage que sa soeur a manigancé, accepte que, petit à petit, Eliane usurpe sa place dans son ménage,¹¹² prend par désœuvrement et sans passion un amant qui lui déplaît, et s'estime "à peu près heureuse" de son sort.¹¹³

Elle a cependant la conscience obscure de sa nullité. "Je n'ai ni vrais besoins, ni vrais soucis,"¹¹⁴ déclare-t-elle à Victor. Et l'aspirine qu'elle prend régulièrement, l'alcool dont elle abuse,¹¹⁵ le rire nerveux qui la secoue de plus en plus souvent,¹¹⁶ témoignent d'un trouble qu'elle ne veut s'avouer. Une courte absence d'Eliane la plonge dans un ennui profond:

Sans Eliane, l'équilibre des heures se rompait, la journée devenait un gouffre que le temps n'arrivait plus à remolir.¹¹⁷

¹¹⁰
Ibid., p. 283.

¹¹²
Ibid., p. 74.

¹¹⁴
Ibid., p. 117.

¹¹⁶
Ibid., p. 259.

¹¹¹
Ibid., p. 35.

¹¹³
Ibid., p. 114.

¹¹⁵
Ibid., p. 68.

¹¹⁷
Ibid., p. 202.

Henriette, comme Philippe, est sans ressources devant ce mal tout-puissant. Entre un mari qu'elle n'aime pas, et une soeur en qui, après tant d'années, elle découvre soudain une ennemie,¹¹⁸ elle vit désormais plus esseulée que jamais.

La vie d'Eliane se déroule dans des cadres encore plus étroits. Elle est la vieille fille sans fortune qu'on a invitée à venir partager un appartement trop grand pour deux personnes. Elle s'est insinuée dans la vie d'Henriette et de son beau-frère jusqu'à remplacer sa soeur comme maîtresse de maison et confidente de Philippe.¹¹⁹ Amoureuse de ce dernier, elle croit cacher une passion qu'elle méconnaît encore. Elle se fait humble, s'occupant d'Henriette et de sa correspondance, prêtant toute son attention à Philippe lorsque chaque soir il lui raconte par le menu détail, "des histoires les plus ternes et les plus ingrates."¹²⁰

Toute sa vie est là, dans ces soirées passées avec lui. Elle le guette constamment, choisit ses lectures afin de mieux le surveiller, essaie de deviner chacune de ses pensées.¹²¹ Elle se contente de peu: elle examine le reflet du visage de Philippe dans la vitrine de la bibliothèque, et cette contemplation lui procure une émotion violente.¹²² Elle assiste, une fois par semaine, à la cérémonie du remontage de la pendule, notant, admirative, chaque geste de son beau-frère.¹²³ Elle a

¹¹⁸ Ibid., p. 244.

¹¹⁹ Ibid., p. 67.

¹²⁰ Ibid., p. 6.

¹²¹ Ibid., p. 8.

¹²² Ibid., p. 7.

¹²³ Ibid., p. 149.

jadis accepté de "demeurer dans l'ombre toujours, d'apprendre à son coeur à battre moins vite, à espérer peu."¹²⁴ Cependant, après onze ans d'abnégation, un trop-plein de tristesse la pousse à la révolte. Elle fuit la maison pour se réfugier dans une sombre pension de la rue Passy, mais elle revient au bout de deux jours, lasse, abattue. "Rien ne change, [murmure]-t-elle, rien ne peut changer."¹²⁵

La vie reprend comme avant, monotone, intolérable, jusqu'au jour où Eliane se rend compte de la parfaite lâcheté de Philippe. Elle s'abat alors sur cette proie facile, mais le plaisir ne lui apporte ni joie, ni paix.¹²⁶ Une fois sa faim assouvie, ne tombera-t-elle pas dans un ennui plus profond que jamais? Car elle aura tout perdu, l'inquiétude du désir insatisfait, et ce qui lui est si nécessaire, la satisfaction de se sentir bonne.

Evanes présente, dans la personne de Philippe, l'incarnation suprême de l'ennui. Cet homme niais, sans volonté, ne sait d'où il vient ni où il va. Emily, Adrienne, Guéret et les autres réagissaient devant l'ennui, tentaient désespérément d'y échapper. Philippe reste figé dans le quotidien, et la révélation qui lui est faite de sa lâcheté n'aboutit à rien chez lui.

Le héros de L'Autre Sommeil, atteint un but; il arrive à la connaissance de sa nature profonde et le récit qu'il fait de sa vie, quoique baigné d'ennui, marque au moins une étape, la fin d'une partie

¹²⁴
Ibid., p. 106.

¹²⁵
Ibid., p. 223.

¹²⁶
Ibid., p. 279.

de son existence. Denis semble marcher dans un rêve qui lui est un refuge contre l'ennui. Manuel, dans Le Visionnaire, "cherche à tromper l'odieuse lenteur de la vie en rêvant à ce qui aurait pu être."¹²⁷ Elizabeth, dans Minuit, échappe aussi au poids d'une existence monotone en s'évadant de la vie réelle à celle de l'imagination. Le fantastique de Varouna marque le refus de la vie actuelle. Dans Si J'Étais Vous, la lassitude d'être toujours le même, de répéter tous les jours les mêmes gestes, pousse Fabien à conclure un marché diabolique.

Le Malfaiteur et Moïra sont des romans où ni le rêve, ni le fantastique n'ont de place. On devine l'ennui de Jean, cet être solitaire qui cache un si lourd secret, celui d'Ulrique, dégoûtée de son mari, de sa famille, de sa vie. L'enfance sévère de Joseph Day a fait de lui un être renfermé sur lui-même, incapable de s'intégrer au monde universitaire.

Wilfrid, dans Chaque Homme Dans Sa Nuit, se venge des heures monotones passées derrière son comptoir de chemises en courant des aventures qui, à leur tour, le jettent dans un dégoût profond. Et que dire de l'épouvantable solitude de Karin, l'héroïne de L'Autre, prisonnière au sein d'une grande ville, condamnée à être ignorée de tous, circulant dans les rues tel un fantôme qu'on n'ose même pas remarquer!

L'ennui se faufile à travers toute l'oeuvre romanesque de Julien Green et hante tous les hommes qui habitent ce monde tourmenté. Mais c'est dans les premiers romans qu'il poursuit ses victimes avec le plus inlassable acharnement, jusqu'à en faire des êtres traqués, écrasés sous cette accablante présence.

¹²⁷ Julien Green, Le Visionnaire, (Paris, Plon, 1934). (Dans cette thèse je me suis servie de l'édition du Livre de Poche, 1969.) p. 138.

CHAPITRE II

LES RACINES DE L'ENNUI

L'ennui des personnages greeniens, le sentiment qu'ils ont de l'inutilité de la vie et l'envahissement mélancolique qui en résulte, est un mal profond que nulle foi, nulle espérance, nul amour ne viennent alléger.

A Mont-Cinère, au-dessus de la porte de la salle à manger, une inscription rappelle que "Dieu est partout et qu'Il entend toutes les paroles que nous prononçons."¹ C'est dans cet appartement que chaque matin Mrs. Fletcher récite, avec fanatisme, les prières quotidiennes. Cette habitude pieuse lui donne la satisfaction de se croire bonne, mais Emily qui la connaît n'est pas dupe: "Quelle comédie [pense-t-elle] Est-ce là ce qu'elle appelle sa vie spirituelle!"²

Mrs. Fletcher lit assidument la Bible;³ cependant rien de cette lecture ne se transcrit en actes concrets, et toute sa vie, entièrement vouée à son avarice, offre un démenti aux attitudes vertueuses qu'elle affectionne. Entre les feuillets de sa Bible, elle glisse des inventaires de ses biens les plus précieux;⁴ ce geste devient l'image du vice dissimulé sous une enveloppe de piété.

Emily demande l'aide du Créateur dans ses moments d'inquiétude: "Je suis mauvaise! mon Dieu, changez-moi."⁵ Elle a recours à la prière

¹ Julien Green, Mont-Cinère, p. 10.

² Ibid., p. 133.

³ Ibid., p. 13.

⁴ Ibid., p. 89.

⁵ Ibid., p. 78.

lorsqu'elle se sent seule ou encore pour dominer sa frayeur.⁶ Ses demandes ressemblent à des conjurations; elles ne sont pas le témoignage d'une foi vivante, mais bien plutôt l'expression d'une habitude. Elles sont pourtant sincères et expriment un besoin profond de son être. La prière lui apporte peu de consolations.⁷ Emily trouve cependant un douloureux apaisement à la lecture des psaumes; c'est la paix que donne la résignation au désespoir.⁸

Sa mère ne l'a jamais amenée à l'église,⁹ et Emily n'a reçu aucune direction dans sa vie spirituelle. La religion chrétienne, représentée par le pasteur de Glencoe et par la directrice de l'ouvroir de Wilmington, ne lui est d'aucun secours. Lorsque Sedgwick visite Mont-Cinère, c'est pour quêter une aide financière.¹⁰ Prudence Eastling s'intéresse à Emily jusqu'à ce qu'elle sente en elle une rivale possible à l'égard des affections du pasteur. Alors, pour défendre ses propres intérêts, elle sème chez la jeune fille l'idée du mariage comme étant "la solution à bien des difficultés."¹¹ Cette idée fait son chemin avec des résultats désastreux.

Emily Fletcher a besoin de Dieu pour combler le néant de son existence. Elle l'appelle confusément, désespérément, mais Il ne répond pas.

⁶
Ibid., p. 97.

⁸
Ibid., p. 79.

¹⁰
Ibid., p. 128.

⁷
Ibid., p. 58.

⁹
Ibid., p. 124.

¹¹
Ibid., p. 181.

Pour Adrienne Mesurat Dieu n'existe pas. Elle est incroyante et n'a même pas, comme Emily, et si automatique et infructueux soit-il, le refuge de la prière.¹² Lorsque Maurecourt lui demande si elle a des habitudes de piété, Adrienne craint de lui avouer qu'elle ne croit à rien, non pas qu'elle y sente quelque honte, mais parce qu'elle ne veut pas déplaire à cet homme. Elle aimerait "être comme lui, lui ressembler en tout."¹³

Aucune autre de ses connaissances ne lui inspire le désir de croire en Dieu. Mme Legros qui se dit croyante et qui va à la messe,¹⁴ est hypocrite, perfide et voleuse, Mlle Maurecourt "attrape l'hostie"¹⁵ chaque dimanche, ce qui ne l'empêche pas de détruire Adrienne par jalousie et méchanceté, tout en lui affirmant que la jeune fille a "de la chance d'avoir affaire à une chrétienne."¹⁶

L'univers sans Dieu d'Adrienne Mesurat se retrouve dans Léviathan. Mme Londe aime croire au ciel, mais seulement dans les moments de bonne humeur. Cette croyance correspond chez elle (comme chez Mrs. Fletcher), au besoin de se sentir bonne. Au plaisir que lui fait Angèle lorsqu'elle lui remet l'argent de sa prostitution et lui raconte des petites histoires sur les uns et les autres, Mme Londe ajoute la satisfaction de voir dans sa bonne fortune une bénédiction du ciel.¹⁷

¹² Julien Green, Adrienne Mesurat, p. 137.

¹⁴ Ibid., p. 227.

¹⁶ Ibid., p. 432.

¹³ Ibid., p. 389.

¹⁵ Ibid., p. 419.

¹⁷ Ibid., p. 166.

Dans les heures de solitude pénible, Mme Londe ne recherche pas un réconfort dans la religion. Elle ne demande rien au Christ en métal qui étend ses bras au-dessus de son lit, et il lui rend son indifférence; il a "l'air las de cette femme et du spectacle de son inquiétude."¹⁸ Lorsque tout semble vouloir s'effondrer autour d'elle, elle blâme un Dieu cruel "qui [s'amuse] à détraquer la savante machine de sa vie bourgeoise."¹⁹

La foi n'a pas plus de prise sur Mme Grosgeorge. Pour elle toutes les religions sont également fausses puisqu'aucune d'elles ne saurait répondre aux questions qui la tracassent. Son âme tourmentée cherche en vain une raison à ce voyage à travers le temps qu'elle est obligée d'accomplir.²⁰ Sa vie est sans lumière, sans espoir.

Angèle a la nostalgie de son enfance, de la conception naïve qu'elle avait alors de Dieu et du ciel. Depuis, la raison a corrigé ses imaginations. Elle s'est peu à peu éloignée des pratiques religieuses; les cérémonies l'ennuient. Sa foi se limite à réciter de temps en temps une courte prière, à venir se reposer dans l'église Saint-Jude.²¹ Là, elle essaie de voir clair en elle-même, mais elle en sort "le coeur plein de colère et de désespoir."²²

Les autres personnages du roman ne manifestent aucune inquiétude

¹⁸ Ibid., p. 73.

¹⁹ Ibid., p. 166.

²⁰ Ibid., p. 145.

²¹ Ibid., p. 76.

²² Ibid., p. 85.

religieuse. Pas plus que ceux d'Epaves qui vivent, eux aussi dans un monde absolument dénué de valeurs spirituelles.

Si Eliane pense parfois à la religion, c'est avec mépris, et pour mesurer la supériorité du monde extérieur à "la paix dormeuse des chrétiens."²³ Elle a pourtant reçu une éducation religieuse, mais tout ce qui lui en reste est une conscience pointilleuse et un certain goût pour le renoncement spirituel.²⁴ Elle a mutilé sa vie au profit de celle de sa soeur, et n'a même pas la consolation de croire que ce sacrifice pourra lui profiter dans un monde de compensations.²⁵

Lorsqu'il était enfant Philippe croyait que les devoirs ennuyeux avaient un mérite. "Ce sera autant de gagné sur votre purgatoire"²⁶ lui disait sa bonne. Adulte, il est rempli de dégoût devant l'inutilité des besognes qu'il a à accomplir, et il qualifie d'imbéciles "ceux qui croient encore que tout cela peut servir à quelque chose dans une vie future."²⁷

Dieu n'a pas de place dans les premiers romans de Julien Green. Les personnages n'ont pas les ressources d'une foi vivante ou même d'une curiosité religieuse active devant une existence triste et accablante. Ils ont toutefois une conception dégradée d'une force supérieure qui régit le monde, d'une fatalité qui guide chacun de leurs actes et contre

²³ Julien Green, Epaves, p. 105.

²⁴ Ibid., p. 256.

²⁵ Ibid., p. 106.

²⁶ Ibid., p. 119.

²⁷ Ibid., p. 119.

laquelle ils ne peuvent rien.

"Que vais-je devenir?"²⁸ se demande Emily. Elle se trouble à l'idée qu'elle s'en va vers un grand malheur et qu'"elle ne [peut] rien pour changer ni faire connaître sa destinée."²⁹ Elle avait commencé par laisser au Ciel le soin de la délivrer du joug maternel.³⁰ Lorsqu'elle fait enfin effort personnel et recourt au mariage, le résultat tant souhaité n'est pas atteint et Emily est plus malheureuse qu'avant.

Adrienne Mesurat aussi a l'impression qu'elle ne peut éviter son destin. "Il y en a qui ont des maladies, moi je suis amoureuse, il n'y a rien à faire,"³¹ dit-elle de son amour impossible pour le docteur Maurecourt. Toutes ses tentatives pour rejoindre et toucher le docteur sont inefficaces. Tout s'enchaîne comme dans un cauchemar et Adrienne est vouée d'avance au malheur.

Dans Léviathan la fatalité devient une force impitoyable et vengeresse qui s'abat sur ses victimes avec férocité.

"C'est mon destin, c'est mon destin,"³² se répète Guéret dans les moments de grand trouble. Il parle de cette "atroce ordonnance [qui régit] le monde,"³³ du "dieu féroce qui [a] mis l'or d'un côté et les désirs de l'autre,"³⁴ des "lois folles qui [régissent] la vie des

²⁸ Green, Mont-Cinère, p. 95.

²⁹ Ibid., p. 95.

³⁰ Ibid., p. 69.

³¹ Green, Adrienne Mesurat, p. 166.

³² Green, Léviathan, p. 30.

³³ Ibid., p. 38.

³⁴ Ibid., p. 39.

êtres."³⁵

Son amour pour Angèle est encore le fait de la fatalité:

La volonté mystérieuse qui règle nos destinées, cette force qui domine le monde lui avait donné cette femme.³⁶

Il a le sentiment d'une lutte inégale entre lui et une force mystérieuse et confuse qui saurait déjà l'enjeu du parti.³⁷

Eva Grosgeorge, à quarante-cinq ans, se rend compte qu'elle a manqué sa vie:

Il lui restait maintenant l'amertume de celui qui cherche à savoir par quelle tricherie un adversaire déloyal l'avait dépouillé.³⁸

Pourtant, elle avait été comblée dès le départ: santé, beauté, richesse, tout lui avait été donné, mais elle n'a pas été heureuse. Enlisée maintenant dans une existence médiocre, elle a la "sensation d'être la proie d'une force capricieuse [. . .] le jouet de la volonté qui domine le monde."³⁹

Angèle accepte les événements de sa vie comme étant inévitables:

La vie lui apparaissait obscurément comme une espèce de sort, quelque chose de bon ou de mauvais, suivant qu'on avait de la chance ou qu'on n'en avait pas; mais de toutes les façons irrévocable.⁴⁰

Elle qui rêve d'une aventure romanesque avec un garçon jeune et déluré,⁴¹ pense que c'est par une moquerie du sort que le restaurant n'attire que

³⁵ Ibid., p. 98

³⁶ Ibid., p. 110.

³⁷ Ibid., p. 203.

³⁸ Ibid., p. 144.

³⁹ Ibid., p. 145.

⁴⁰ Ibid., p. 76.

⁴¹ Ibid., p. 80.

des hommes pauvres et vilains, qu'un être tel que Guéret s'éprenne amoureuxment d'elle.⁴² Et dans le geste furieux qui la défigure pour toujours, elle voit encore "l'effroyable caprice du sort à son égard."⁴³

Mme Londe considère l'attentat de Guéret sur Angèle comme une fatalité qui s'abat sur elle et sur sa maison. "Qu'a donc le sort à m'accabler tout d'un coup?"⁴⁴ se demande-t-elle. Le visage meurtri d'Angèle lui apparaît comme la face de son destin qui lui annoncerait sa propre déchéance.⁴⁵

Les héros d'Epaves ont aussi l'impression d'être les victimes d'un destin implacable. C'est lui qui accable Henriette de tristesse et d'ennui:

Il lui semblait qu'une force jalouse la privait non seulement de toute joie future, mais de tout bonheur passé.⁴⁶

Eliane n'a pas choisi l'amour qui détermine le cours de sa vie:

Une loi injuste l'asservissait à un être qu'elle n'aimait pas, faible, indolent.⁴⁷

Pour Philippe, le destin de chaque individu est inquiétant, plein d'énigmes, lourd de secrets.⁴⁸ Il arrive à la conclusion que l'homme ne peut échapper à la fatalité qui pèse sur lui:

Sans doute n'avait-il pas agi une fois en homme libre. Comme tout le monde il était l'esclave du hasard.⁴⁹

⁴² Ibid., p. 80.

⁴³ Ibid., p. 190.

⁴⁴ Ibid., p. 135.

⁴⁵ Ibid., p. 189.

⁴⁶ Green, Epaves, p. 203.

⁴⁷ Ibid., p. 240.

⁴⁸ Ibid., p. 3.

⁴⁹ Ibid., p. 31.

Devant un destin inexplicable, inévitable et cruel, l'homme greenien courbe la tête passif, vaincu. C'est l'abdication complète de la volonté humaine. Aussi, dans ses gestes les plus violents, il semble être un automate obéissant à des directives venant d'ailleurs. Emily, juste avant de se précipiter sur l'enfant de Frank pour l'égorger, a les yeux dirigés de côté "comme ceux d'une personne qui écoute un son lointain."⁵⁰ Adrienne se lance sur son père, "sans savoir comment, à peu près comme si elle eût été jetée dans le noir par une force irrésistible"⁵¹ Guéret frappe Angèle de ses bras "sans qu'il en fût le maître;"⁵² devant le vieillard il est gagné "par un enchantement qui lui enlève sa liberté"⁵³ et c'est par "une espèce de don"⁵⁴ qui lui est fait, la force homicide, qu'il le tue.

De là, le refus de prendre la responsabilité de sa conduite. Les personnages de Green ne cherchent pas à voir clair en eux-mêmes; aucun d'entre eux ne peut porter un jugement précis sur ses actes.

Emily Fletcher est sans cesse occupée d'elle-même; malgré cela elle ne connaît rien de sa nature profonde. Elle ne reconnaît pas le sentiment troublant qui l'attire vers le pasteur Sedgwick.⁵⁵ Les opinions prennent vite dans son esprit la valeur de vérités indiscutables; elle ne les analyse pas, elle les accepte.⁵⁶ Ainsi, ayant décidé qu'elle obtiendrait

⁵⁰ Green, Mont-Cinère, p. 244.

⁵² Green, Léviathan, p. 114.

⁵⁴ Ibid., p. 127.

⁵⁵ Green, Mont-Cinère, p. 135.

⁵¹ Green, Adrienne Mesurat., p. 206.

⁵³ Ibid., p. 120.

⁵⁶ Ibid., p. 185.

le bonheur en devenant maîtresse de Mont-Cinère, elle ne rêve que de cela, s'attache à cette idée et va jusqu'à épouser un homme qu'elle méprise avant de comprendre l'énormité de son erreur.

Sa mère aussi refuse de s'attarder sur les motifs qui la font agir. "Est-ce-que je sais?" s'écrie-t-elle lorsque Emily lui demande pourquoi elle ne parle pas elle-même à la bonne. "Ta mère est ainsi, mon enfant."⁵⁷

Adrienne Mesurat n'examine pas la nature de sa passion pour Maurecourt. Elle se demande parfois quelle place cet amour occupe dans sa vie et s'il y a changé quelque chose.⁵⁸ Mais elle ne s'arrête qu'aux effets extérieurs sans chercher à comprendre les motifs obscurs qui l'ont poussée à tout miser sur un homme qu'elle a aperçu par hasard, sur le chemin. "Il y a en vous des chambres secrètes où vous n'osez pénétrer et dont les volets sont clos"⁵⁹ lui dit le docteur. Mais Adrienne refuse d'y faire jour; elle préfère ne pas s'interroger, car elle a peur d'elle-même, de ce qu'elle peut penser ou faire.

Mme Londe ferme les yeux sur tout ce qui n'est pas en accord avec l'image flatteuse qu'elle se fait d'elle-même. Elle cache une curiosité dévorante derrière ce qu'elle dit être son devoir de se renseigner sur les gens qu'elle reçoit à sa table.⁶⁰ Elle ne peut admettre qu'elle a élevé Angèle pour en faire une prostituée,⁶¹ elle fuit toute discussion,

⁵⁷ Ibid., p. 8.

⁵⁸ Green, Adrienne Mesurat, p. 165.

⁵⁹ Ibid., p. 395.

⁶⁰ Green, Léviathan, p. 71.

⁶¹ Ibid., p. 167.

toute pensée même qui pourraient lui révéler le fond de son âme: "Dans une partie secrète de sa conscience, bien des choses se [cachent] qu'elle n'avoue pas."⁶²

Mme Grosgeorge ne se joue pas la comédie de la vertu. Elle se regarde en face, se sait mauvaise et cruelle, égoïste et dure, et éprouve une certaine joie à se sentir un peu scélérate.⁶³ Pourtant sa conduite lui est dictée par des impulsions irrésistibles dont elle n'a aucune envie de connaître l'origine et dont elle ne prévoit pas les conséquences.⁶⁴ Jamais s'analyse-t-elle avec calme, et elle demeure une énigme pour elle-même.⁶⁵

Guéret s'interroge sur les sentiments contradictoires: adoration, haine, désir, qui le poussent vers Angèle. Mais il ne fait nul effort pour comprendre ses passions ou pour s'en débarrasser. Son introspection reste superficielle et n'aboutit à rien, sauf à encore inculper le sort.⁶⁶

Malgré sa nature indolente, Philippe Cléry trouve ordinairement assez d'énergie pour éloigner de lui tout ce qui pourrait troubler son humeur, et surtout la bonne opinion qu'il a de lui-même.⁶⁷ Après l'incident du quai, il éprouve quelques difficultés intérieures et "[sent]" vivement tout ce qu'il peut y avoir d'inaccessible au fond de son propre coeur.⁶⁸ Mais ses faiblesses morales ne comtent pas autant

⁶² Ibid., p. 172.

⁶³ Ibid., p. 148.

⁶⁴ Ibid., p. 151.

⁶⁵ Ibid., p. 151.

⁶⁶ Ibid., p. 98.

⁶⁷ Green, Epaves, p. 13.

⁶⁸ Ibid., p. 38.

à ses yeux qu'une déchéance physique possible, et l'embonpoint est pour lui un mal vingt fois pire que la lâcheté.⁶⁹ La seule chose qu'il connaisse bien de lui-même est sa belle apparence; aussi cherche-t-il continuellement son image dans le miroir, afin de s'assurer de sa propre existence. Si l'idée lui vient qu'il pourrait être autre, elle lui traverse l'esprit "ainsi qu'une lueur trop faible pour [l'] éclairer et qui rend la nuit plus épaisse."⁷⁰

Pendant de nombreuses années Eliane vit tranquille, ignorante de la force qui la pousse en avant. Elle s'interroge sur sa conduite passée, sur le sacrifice qu'elle a fait de son bonheur, et à quelles fins? Mais ses "questions l'entraînent" de plus en plus loin sans mieux l'instruire sur sa vraie nature."⁷¹ Au fond d'elle-même réside un triste et pauvre secret qu'elle espère ne jamais connaître. Il lui est enfin révélé, dans une sorte de demi-sommeil; mais Eliane continue à rejeter cette vérité qui est la sienne, tenant par-dessus tout à se croire bonne, jusqu'au jour où la passion se déclare, souveraine.

Henriette ne comprend rien à ses agissements. L'impulsion qui la pousse à suivre un jour dans la rue, un homme à l'aspect misérable et pour qui elle ne ressent aucun attrait lui semble étrange à elle-même.⁷² Elle ne s'interroge ni sur les raisons profondes de sa conduite, ni sur les satisfactions qu'elle espère en tirer. Elle est, comme les autres personnages de Green, une enfant qui n'aurait pas encore développer sa

⁶⁹ Ibid., p. 31.

⁷⁰ Ibid., p. 31.

⁷¹ Ibid., p. 107.

⁷² Ibid., p. 113.

faculté de juger.

Devant le mystère de sa propre nature, l'homme greenien reste passif. Aucun effort chez lui pour trouver quelque raison à son existence, quelque justification à ses gestes souvent insolites. L'introspection lui est presque totalement inconnue; il demeure un étranger à lui-même.

Incapacité de se connaître, impossibilité de s'accepter et de s'aimer, ennui de soi-même! Conscients de leur faiblesse, sans espoir d'y remédier ou même d'y trouver une explication, les personnages de Green ont très peu de respect pour leur propre personne.

Philippe voudrait encore "s'admirer, s'aimer, oui s'aimer de l'amour aveugle qu'il se prodiguait jadis."⁷³ Eliane désire le mariage d'Henriette et de Philippe "par haine de soi-même."⁷⁴ Elle n'est pas fière de son amour pour Cléry: "plus je te regarde et plus je t'écoute, moins je m'estime."⁷⁵ Henriette s'attarde dans le rêve parce que là elle se sent meilleure, "digne de sympathie."⁷⁶ Guéret se sait plein de violence et d'avidité, et il a l'air de vouloir se cacher "comme un malfaiteur."⁷⁷ Mme Grosgeorge a honte d'elle-même, de sa faiblesse qu'elle dissimule sous des dehors arrogants et froids. Mme Londe se sent "vieille, laide et percluse."⁷⁸

⁷³ Ibid., p. 228.

⁷⁴ Ibid., p. 218.

⁷⁵ Ibid., p. 249.

⁷⁶ Ibid., p. 144.

⁷⁷ Green, Léviathan, p. 77.

⁷⁸ Ibid., p. 147.

Tous doutent de leurs attraits physiques, de leur capacité d'inspirer l'amour. "Bon Dieu, que tu es laide,"⁷⁹ dit Emily à son image alors qu'elle s'apourète à proposer le mariage à Frank Stevens. Adrienne se regarde dans le miroir, se trouve un teint malsain et blafard, une mine mauvaise,⁸⁰ et se demande si vraiment elle est aussi jolie que Mme Legros le lui a laissé entendre. La belle Angèle se sent "laide et humble sous le regard de ceux qu'elle aurait voulu aimer."⁸¹ Guéret force Angèle à lui dire qu'il est répugnant, qu'il la dégoûte.⁸² Mme Grosgeorge est humiliée de savoir que Guéret la dédaigne et lui préfère une fille qu'elle-même méprise.⁸³ Philippe, si fier de son corps, ne comprend pas que sa femme prenne pour amant un homme mal vêtu, petit, et de mine chétive; "elles sont toutes aveugles,"⁸⁴ dit-il. Eliane éteint la lampe avant de s'examiner dans la glace, afin de se donner l'illusion d'être belle et désirable.⁸⁵

Dégoûté de lui-même, l'homme greenien est incapable d'attirer de la sympathie, et encore moins d'en donner. Aussi n'y-a-t-il aucune chaleur dans ses relations humaines, aucun élan du coeur vers un autre être.

⁷⁹ Green, Mont-Cinère, p. 191.

⁸¹ Green, Léviathan, p. 83.

⁸³ Ibid., p. 237.

⁸⁵ Ibid., p. 17.

⁸⁰ Green, Adrienne Mesurat, p. 338.

⁸² Ibid., p. 112.

⁸⁴ Green, Evaves, p. 263.

Que de couples étranges nous sont présentés dans les romans de Green! C'est pour échapper à l'ennui que Stephen Fletcher avait épousé Kate Elliot; mais il en vient vite à préférer sa solitude à la vie conjugale et fait tout pour se dérober à la compagnie de sa femme. Après quelques scènes, Kate avale son humiliation et se résigne à être délaissée par son mari.⁸⁶ Deux ou trois mois après leur mariage, ils vivent pratiquement séparés l'un de l'autre. Telle est la solitude de Stephen que personne ne s'aperçoit d'abord qu'il souffre d'une maladie fatale.⁸⁷ Sa mort ne touche pas sa femme et ne change en rien son train de vie.⁸⁸

Le mariage est souvent une espèce de comédie noire. Emily et Frank, deux étrangers joignent leurs destinées, chacun par intérêt personnel, sans une seule pensée pour les besoins et le bonheur de l'autre, et avec, de la part d'Emily, une ignorance totale des réalités de la vie.

Marie Guéret vit, paisible et heureuse, auprès d'un homme qui court sans cesse les aventures, qui lui vole sa bague pour la donner à une prostituée, qui la méprise pour son humilité, qui compare mentalement son physique ingrat à la beauté d'une fille publique, qui lui reproche secrètement la perte de ses attraits sans songer que c'est à force de travail pour lui éviter des ennuis d'argent que la jeunesse a fui son visage.⁸⁹

⁸⁶ Green, Mont-Cinère, p. 18.

⁸⁷ Ibid., p. 17.

⁸⁸ Ibid., p. 18.

⁸⁹ Green, Léviathan, p. 35.

Pour Mme Grosgeorge le mariage est un esclavage sans joie ni espoir.⁹⁰ Elle croit que la vie a triché avec elle en lui donnant l'homme vicieux et dissimulé qui n'a pas su la rendre heureuse; elle se sent "capable de tuer le vieillard qui lui a volé sa jeunesse et ravi pour toujours le seul goût de la volupté."⁹¹ Son mari trouve ailleurs, dans ce qu'il appelle sa "vie sentimentale,"⁹² des plaisirs sordides qu'il paye de quelques pièces de monnaie. Rien n'unit ces deux coeurs, aussi vides l'un que l'autre. "Que d'abîmes d'une âme à l'autre,"⁹³ pense Eva Grosgeorge.

Henriette et Philippe Cléry incarnent le mariage absurde par excellence, l'indifférence, l'ennui à deux, acceptés et érigés en un mode de vie. Henriette aime son mari à peu près comme elle aime son petit chien;⁹⁴ et si Philippe ne la désire plus depuis longtemps et ne souffre pas (sauf peut-être un peu dans sa vanité) de son infidélité, il ressent encore parfois pour elle, pour autant qu'il est capable d'une émotion vraie, "un sentiment voisin de la tendresse."⁹⁵

Certains cherchent ailleurs une liaison amoureuse. Ce sont des tentatives vaines, basées sur le désir auquel vient s'ajouter une espèce de rancune: ainsi les sentiments de Guéret pour Angèle, de Victor pour Henriette, d'Eliane pour Philippe. Chez le couple greenien, l'autre

⁹⁰ Ibid., p. 146.

⁹¹ Ibid., p. 180.

⁹² Ibid., p. 57.

⁹³ Ibid., p. 213.

⁹⁴ Green, Epaves, p. 74.

⁹⁵ Ibid., p. 73.

est l'ennemi, étranger, inaccessible.

L'enfant, fruit amer de ses unions arides, grandit dans une atmosphère peu généreuse, nullement propice à l'épanouissement de son être. Souvent sa naissance n'est pas souhaitée et c'est avec amertume qu'on s'occupe de lui.

Emily vient au monde alors que ses parents se sont déjà éloignés l'un de l'autre, et sa présence leur est gênante et dérisoire.⁹⁶ Son père ne l'aime pas et la voit le moins souvent possible, sa mère l'élève sans tendresse ni indulgence. Elle est seule, devient "silencieuse et refermée sur elle-même."⁹⁷ Aucune intimité ne se développe entre la mère et la fille et devenue adolescente, Emily hait cette femme avec une telle férocité qu'il lui suffit de la voir pour sentir en elle le désir de la tuer.⁹⁸

André Grosgeorge fait partie pour sa mère "de cet ordre de choses qui lui avait été imposé sans qu'elle y eût consenti."⁹⁹ Elle le déteste, le lui montre bien, et dans le fond de son âme, elle souhaite la mort de cet enfant qui est le signe de son esclavage.¹⁰⁰ Elevé par des parents égoïstes et trop vieux, André apprend vite à se faire petit, à tâcher de passer inaperçu dans cette maison où il se sent de trop.¹⁰¹

Robert Cléry, "conçu dans un élan de haine,"¹⁰² grandit dans une

⁹⁶ Green, Mont-Cinère, p. 25.

⁹⁷ Ibid., p. 26.

⁹⁸ Ibid., p. 201.

⁹⁹ Green, Léviathan, p. 146.

¹⁰⁰ Ibid., p. 146.

¹⁰¹ Ibid., p. 52.

¹⁰² Green, Epaves, p. 79.

atmosphère d'où la haine s'est évanouie pour ne faire place qu'à l'indifférence: "Quel rapport entre cet être et moi? Pourquoi est-il ici?"¹⁰³ se demande Philippe lorsque Robert vient passer une semaine de vacances chez lui. Le sentiment le plus fort qu'il ressente envers son fils est une certaine pitié,¹⁰⁴ ou encore l'attachement qu'on aurait pour un chien fidèle qui aiderait à tromper la longueur des journées. Le petit Robert passe son enfance dans des pensionnats, et "[paye] de longues heures d'ennui la faute d'être venu au monde."¹⁰⁵

La famille, loin d'être un refuge contre la tristesse de l'existence, devient une société infernale qui condamne ses membres à vivre ensemble, mais dans une désunion complète, victimes les uns des autres.

Le père Mesurat est un geôlier pour ses filles. Adrienne et Germaine sont ses choses et n'existent à ses yeux que pour assurer sa tranquillité. Il refuse d'admettre que Germaine soit malade, et la laisse dépérir sous ses yeux.¹⁰⁶ Il a éloigné tous les partis qui se sont présentés pour Adrienne, et ne veut même pas songer à son avenir.¹⁰⁷ Ses filles n'ont aucun respect pour lui. Le seul sentiment qui les anime à son égard est la crainte, la peur de ses violences et de sa force physique.¹⁰⁸ Rien ne rapproche les deux soeurs si ce n'est leur antipathie mutuelle. Germaine est méchante, jalouse, heureuse de voir

¹⁰³ Ibid., p. 78.

¹⁰⁴ Ibid., p. 96.

¹⁰⁵ Ibid., p. 71.

¹⁰⁶ Green, Adrienne Mesurat, p. 117.

¹⁰⁷ Ibid., p. 33.

¹⁰⁸ Ibid., p. 123.

souffrir Adrienne.¹⁰⁹ Celle-ci voudrait avoir pitié de sa soeur mais elle éprouve un dégoût profond pour sa maladie et déteste Germaine "comme on déteste un nid de vipères, avec cette horreur naturelle de tout ce qui peut abréger la vie ou altérer ses sources."¹¹⁰

La paix règne dans l'appartement luxueux des Cléry, mais au prix de quelles hypocrisies et de quelles naïvetés!

Trois ou quatre personnes sont assemblées et vivent sous le même toit qui seraient peut-être contraintes de se quitter sur l'heure le jour où une discussion maladroite viendrait tirer au clair ce qu'elles avaient sagement tu jusque-là.¹¹¹

Eliane se consume de désir pour Philippe, est dévorée de jalousie pour Henriette, et continue de se jouer la comédie du dévouement fidèle et désintéressé, tout en voulant la mort de sa soeur. Henriette ne s'aperçoit de rien. Philippe feint d'ignorer l'humble adoration dont il est le sujet, et dont il a besoin. Et cette duplicité, cette complicité dans le mensonge, rend un son encore plus triste que la haine avouée des Grosgeorge, des Mesurat, des Fletcher.

Lorsque le personnage de Green tente d'établir, en dehors de la famille, quelque contact humain, c'est sans succès. Il semble incapable de se forger des amitiés qui viennent le distraire de sa mélancolie.

Mrs. Fletcher, au début de son mariage, invite des amies à venir passer la journée avec elle; mais elle est maladroite et ne sait leur parler. Bientôt elle rompt toutes relations avec les personnes du

¹⁰⁹ Ibid., p. 115.

¹¹⁰ Ibid., p. 124.

¹¹¹ Green, Epaves, p. 12.

dehors.¹¹² C'est par avarice qu'elle prend une pensionnaire. D'abord séduite par le bavardage de Miss Gay et par l'attention qu'elle accorde au récit que Kate lui fait de ses misères,¹¹³ elle devient vite fatiguée du caillletage de la vieille fille et bientôt ne peut plus supporter sa présence.¹¹⁴ Emily se sent gauche devant la directrice de l'ouvroir, et cette unique occasion de se faire une amie est ratée autant par la timidité de la jeune fille que par la jalousie inquiète de Prudence Eastling. L'homme qu'Emily épouse n'entretient des relations amicales avec personne.¹¹⁵

M. Mesurat, après huit ans à la Tour L'Evêque, ne s'est lié (tant soit peu) qu'avec une personne, le chef de la gare où il achète son journal bi-quotidien.¹¹⁶ Adrienne est sans amies; lorsque, à bout d'ennui, elle se cherche une alliée, elle se confie, dans son inexpérience, à Mme Legros, une femme incapable d'attachement sincère.

Pas davantage dans Léviathan, ou dans Epaves, ne se retrouve le moindre indice de rapports amicaux, de camaraderie entre les hommes. Toute communication humaine s'effectue au niveau de la nécessité ou de l'égoïsme. Ceux qui essaient de rejoindre un autre être semblent condamnés par leur nature même à demeurer seuls. Ainsi, chez certains, l'ennui devient le fait de l'hérédité.

¹¹² Green, Mont-Cinère, p. 23.

¹¹³ Ibid., p. 207.

¹¹⁴ Ibid., p. 221.

¹¹⁵ Ibid., p. 110.

¹¹⁶ Green, Adrienne Mesurat, p. 19.

Emily "[a]" besoin de parler à quelqu'un, de se remettre à quelqu'un du soin de tout."¹¹⁷ Mais elle a le même regard douloureux que son père,¹¹⁸ le même aspect timide et courroucé qui repousse plutôt que d'attirer. Adrienne, qui redoute la solitude, n'a pas assez d'imagination pour en sortir. Elle a hérité de sa grand-mère Mesurat le crâne court qui admet très peu d'idées et devant lequel "l'image d'un mur se [présente]" aussitôt à l'esprit."¹¹⁹

A l'hérédité, à l'atmosphère familiale sans joie, vient s'ajouter l'influence du milieu restreint dans lequel se déroule l'action des romans. L'isolement de Mont-Cinère, le provincialisme étroit des petites villes reculées que sont Lorges et la Tour l'Evêque, semblent bien faits pour nourrir le désœuvrement et la tristesse. On ne saurait cependant exagérer l'importance du milieu comme source de l'ennui; il en est plutôt le reflet ou l'illustration concrète. Paris est sans sons ni couleurs pour les héros d'Evanes. Au cœur même de la ville de lumière, l'homme greenien succombe d'ennui.

Dans sa solitude, il a cependant un compagnon fidèle: la mort. Il est constamment hanté par cette présence qui lui rappelle l'inutilité de la vie et lui annonce la fin irrémédiable de son être.

Emily a sept ans lorsque son père meurt et que sa mère l'oblige à contempler le cadavre. Dès lors, son esprit est fasciné par ce sujet macabre et elle ne peut effacer la vision sans nom qui se présente à son

¹¹⁷ Green, Mont-Cinère, p. 177.

¹¹⁸ Ibid., p. 43.

¹¹⁹ Green, Adrienne Mesurat, p. 7.

imagination.¹²⁰ Huit ans plus tard, elle trouve toujours la chambre de son père sinistre, et elle y ressent "plus vivement qu'ailleurs l'effroi et la répulsion de la mort."¹²¹

Adrienne recule d'horreur devant une Germaine mourante qui tend les bras vers elle, alors que les deux soeurs se voient probablement pour la dernière fois.¹²² Lorsque, plus tard, elle se sent fatiguée et fiévreuse, cette vision la poursuit, la rattrappe, et dans la nuit la demi-morte et l'âme de M. Mesurat rôdent dans sa chambre, s'attardent autour de son lit, jettent Adrienne dans un état d'angoisse effroyable.¹²³

Mme Grosgeorge redoute le jour où elle sera privée de cette vie qui pourtant ne lui apporte aucune joie.¹²⁴ Mme Londe lutte vainement contre sa pire ennemie, appliquant le fard d'une main tremblante pour essayer de rendre un peu de fraîcheur "à une chair d'où la vie semble déjà se retirer."¹²⁵ Guéret, dans sa souffrance, appelle la libération finale. Pourtant, lorsqu'il croit tout perdu, il vit misérablement, seul et caché, pendant des mois, plutôt que de se livrer à la mort. Dans la vie d'Angèle il n'y a qu'une certitude: "inutile de compter sur le lendemain, ni même sur l'heure qui va suivre, il n'y a de certain que la mort."¹²⁶

¹²⁰ Green, Mont-Cinère, p. 29.

¹²¹ Ibid., p. 115.

¹²² Green, Adrienne Mesurat, p. 167.

¹²³ Ibid., p. 307.

¹²⁴ Green, Léviathan, p. 145.

¹²⁵ Ibid., p. 141.

¹²⁶ Ibid., p. 192.

Eliane, dans ses songes, voit la porte de sa chambre s'ouvrir silencieusement sous la poussée d'un être invisible qui vient lui serrer la gorge.¹²⁷ Philippe a horreur de la mort; il trempe sa main dans la Seine comme pour conjurer la tentation du suicide qui l'effleure.¹²⁸

L'ennui chez le héros greenien prend ses racines dans le néant d'une existence aride, froide, sans amour ni espoir, dénuée de sens: vie monotone et absurde où l'on ne peut parier à coup sûr que sur la mort.

L'univers si sombre de Julien Green s'éclairait peu à peu dans les romans ultérieurs. Si l'homme continue à être poursuivi par la crainte de la mort, à ne pas pouvoir se comprendre ou se faire comprendre des autres, à souffrir de sa solitude, il réussit pourtant à établir certaines relations, à parfois rejoindre et toucher un autre être, à croire, à espérer.

Déjà L'Autre Sommeil présente une image plus chaleureuse de l'amour en le dépeignant en ce qu'il a de poétique et de tendre. Varouna offre le spectacle d'un couple uni (le seul de l'oeuvre greenienne) dans les personnes de Louis et de Jeanne. Wilfred, dans Chaque Homme Dans Sa Nuit s'éprend complètement, corps et âme, de Phoébé et en est aimé d'un amour profond où les sens ont peu de part. Derrière la sensualité avide de Karin, l'héroïne de L'Autre, se cache une soif de douceur; et Roger cherche à purifier l'amour qu'il a pour elle, à le transposer sur le plan

¹²⁷ Green, Epaves, p. 235.

¹²⁸ Ibid., p. 285.

spirituel.

Le mur de silence qui entoure les personnages des premiers romans s'écroule petit à petit. Manuel et Marie-Thérèse, (Le Visionnaire), partagent ensemble la vie imaginaire du château mystérieux. Joseph Day (Moïra) trouve un ami et un confident dans David Laird. Jean (Le Malfaiteur) éprouve de la symoathie pour la petite Hedwige et lui dit son secret. Wilfred raconte sa vie de débauché à Tommy; et Angus avoue à son cousin son amour dénaturé.

La spiritualité, l'inquiétude religieuse, la foi prennent une place de plus en plus grande dans l'oeuvre. Dans Le Visionnaire, Marie-Thérèse a de vagues penchants pour la vie religieuse; Manuel cherche un autre monde derrière celui des apparences. Monsieur Edme (Minuit) est, lui aussi, animé par le goût de l'invisible, et il opte pour une vie toute spirituelle. Varouna étudie le mystère de la destinée humaine et s'achève par l'acceptation de la croix. Fabien Especel, le héros de Si J'Etais Vous, garde sa foi, presque malgré lui, au milieu d'une vie consacrée à la recherche obstinée du plaisir. Pour le fanatique Joseph Day seule compte la religion. Wilfred attire les gens par la foi inébranlable que l'on devine en lui et qu'on lui envie obscurément. Enfin, pour Roger et Karin, la présence de Dieu devient vivante, indéniable.

Cette présence de Dieu, et l'amour qu'elle tire invariablement derrière elle, délivre de celle de l'ennui, lui enlève sa toute-puissance. L'ennui demeure, obsédant; mais le désespoir qui le nourrissait s'étant allégé, il n'occupe plus le premier plan dans l'oeuvre de Green.

CHAPITRE III

LES ISSUES DE L'ENNUI

Les personnages de Green cherchent à tromper l'ennui de leur existence en se fuyant, en cherchant en dehors d'eux-mêmes ce qui pourrait combler le vide de leur vie intérieure. Abandon aux habitudes, sadisme, rêveries, passions et fugues se retrouvent chez la plupart des héros des premiers romans. Ces traits témoignent de la présence de l'inquiétude même chez ceux qui paraissent satisfaits de leur sort, qui semblent s'être délibérément enlisés dans la monotonie du quotidien. Chez les désespérés, le désir confus d'échapper au néant de l'existence mène à la folie et au suicide.

Une vénération quasi-religieuse des habitudes aide à refouler l'angoisse toujours à l'affût. "A la vérité, il n'est d'endroit au monde auquel on ne puisse s'habituer,"¹ remarque l'auteur au sujet de Mrs Fletcher et de son dégoût initial pour Mont-Cinère. Nous sommes témoins, chez elle, du pouvoir effrayant de l'habitude; bientôt cette femme s'identifie à la maison qui devient son univers personnel. Tous ses intérêts, tous ses problèmes se rattachent à Mont-Cinère, ce qui limite ses inquiétudes mais qui confère forcément aux choses matérielles valeur d'absolu. Elle se donne sans réserves aux mille petites occupations dont sa vie est faite et qui revêtent un caractère de nécessité. Le moindre accroc à l'ordre immuable qu'elle donne à ses journées, (une visite

¹
Green, Mont-Cinère, p. 19.

innattendue),² lui révèle le relatif de son petit monde fermé et la jette dans un désarroi épouvantable.

Monsieur Mesurat est un fanatique de la régularité. Il a enfermé ses jours dans un cycle d'habitudes rigoureux qui lui fait une carapace protectrice contre tout envahissement de la mélancolie, qui donne à sa vie un caractère calme et paisible se rapprochant de la discipline conventuelle. L'imprévu n'a pas de droits à la villa des Charmes; M. Mesurat hait tout changement apporté aux habitudes de la maison. Une infraction à l'ordre établi a quelque chose de sacrilège: un feu au mois de juin vient "violer la coutume."³ La maladie de Germaine le jette dans une fureur pathologique⁴ qui révèle une inquiétude inavouée, presque toujours endormie par la coulée monotone des jours semblables les uns aux autres.

Adrienne a hérité de son père une sorte de dévotion pour l'habitude. Ce libre-penseur qui n'a su inculquer à ses filles aucun goût pour le spirituel, leur a légué le respect des heures fixes, à tel point qu'un changement dans les allées et venues de M. Mesurat choque Adrienne à peu près comme une "irrégularité de conduite."⁵ Un emploi de temps bien précis est son seul repère, et dans la solitude et la souffrance les plus complètes elle sent un besoin nerveux d'essuyer chaque jour les meubles, de répéter les gestes coutumiers qui la rassurent sur la réalité

² Ibid., p. 125.

³ Green, Adrienne Mesurat, p. 161.

⁴ Ibid., p. 121.

⁵ Ibid., p. 178.

de son existence.⁶

Mme Londe vit emmitouflée dans un petit monde clos qu'elle régenté selon un rythme de chronomètre. Animée de "la crainte superstitieuse de fausser son destin en modifiant les moindres habitudes de sa vie quotidienne,"⁷ elle affuble ses manies de pouvoirs surnaturels. Ses soirées sont faites d'une série de gestes, toujours les mêmes, accomplis avec un soin rituel. Il y a le revêtement de la robe de satin, la cérémonie devant le miroir qui a pour but de relever sa beauté défaillante; au septième coup de l'horloge elle se lève, passe quelques secondes en observation derrière le paravent, fait trois pas, et s'installe derrière le comptoir d'où elle guette l'arrivée des clients.⁸ Elle leur impose une ponctualité tyrannique, et le moindre retard de ces messieurs détraque le mécanisme de son univers. Les habitudes sont la base sur laquelle s'élève la charpente délicate de sa vie; tout menace de s'écrouler un jour: "Les habitudes les plus anciennes étaient remises en question, le fond de l'existence bouleversé."⁹

Guéret, homme de peu de volonté, tient pourtant à ses habitudes, et se montre "capable de quelque fermeté lorsqu'il [s'agit] de les défendre."¹⁰ Elles seules conservent quelque stabilité à sa vie.

Mme Grosgeorge dissimule un coeur rebelle sous les apparences

⁶ Ibid., p. 383.

⁷ Green, Léviathan, p. 165.

⁸ Ibid., p. 16.

⁹ Ibid., p. 166.

¹⁰ Ibid., p. 6.

d'une vie bien organisée. Elle aspire parfois à autre chose; pourtant, lorsqu'elle est jetée dans l'agitation par l'aventure de Guéret, elle a hâte de retrouver le calme, la monotonie:

Sa vie, un instant dispersée, un instant détournée de sa voie ordinaire, reprendrait le cours qu'elle suivait depuis vingt ans, et cela vaudrait mieux.¹¹

La répétition des mêmes actes détourne l'âme du spectacle de son moi, et vaut mieux que l'angoisse de l'ennui.

Eliane découvre son triste secret et perçoit la nullité de sa vie. Devant cette révélation vertigineuse, elle s'agrippe aux habitudes: "il fallait [. . .] continuer la série de gestes raisonnables qui font qu'une vie garde son équilibre."¹² Philoipe, qui est sans imagination, a pourtant la superstition de l'ordre.¹³ Chez Henriette, cette même superstition est élevée au niveau d'une religion. Pour elle, comme pour Mme Londe, certaines habitudes ont des pouvoirs magiques et ne peuvent être altérées sans danger.¹⁴

L'habitude, en venant régler chaque heure de la journée, donne à une vie futile un semblant d'ordre et de durée. L'attachement superstitieux à l'habitude ajoute un élément de mystère à une existence dépourvue de spiritualité.

Un autre moyen d'échapper à soi-même est de se tourner vers l'autre

¹¹ Ibid., p. 179.

¹² Green, Evanes, p. 222.

¹³ Ibid., p. 93.

¹⁴ Ibid., p. 108.

pour le dominer, le faire souffrir, ou jouir du spectacle de son malheur. Emily s'acharne à tourmenter Mrs Fletcher au sujet de son argent; on dirait qu'elle "[prend] plaisir à l'angoisse et à la confusion de sa mère."¹⁵ Elle jouit de son embarras au moment de la visite du pasteur de Glencoe,¹⁶ et lorsqu'Emily part pour Wilmington sans manteau¹⁷ elle jette de grands éclats de rire cruel en voyant son visage inquiet. Mais dans ses imaginations, son sadisme prend une forme beaucoup plus active:

Il lui vint un étrange désir de se lever, de s'approcher de sa mère, de la prendre par les cheveux pour l'insulter et se venger d'elle "[...] avec une joie malicieuse elle imagina la scène."¹⁸

Pour Emily, les souffrances d'une mère qui la tyrannise et qu'elle tient responsable de l'ennui et de la stérilité de sa vie, sont une compensation pour son propre malheur.

M. Mesurat éprouve une satisfaction profonde à gouverner, jusque dans les détails les plus minimes, la vie de ses filles. Il les terrorise; il jouit de l'effet que ses scènes produisent et il les prépare soigneusement, avec gestes et éclats de voix.¹⁹

Lorsque la colère l'empoorte, il s'abandonne à la violence avec un plaisir sadique. Ses "doigts cruels [...] laissent [...] des traces rouges sur [les] bras meurtris"²⁰ d'Adrienne. Pendant la scène à la

¹⁵ Green, Mont-Cinère, p. 146.

¹⁶ Ibid., p. 125.

¹⁷ Ibid., p. 136.

¹⁸ Ibid., p. 47.

¹⁹ Green, Adrienne Mesurat, p. 206.

²⁰ Ibid., p. 123.

fin de laquelle Adrienne le précipite en bas de l'escalier, son père menace de la tuer. Il la frappe:

Et brusquement, il la gifla. Elle ne bougea pas. Il vit sa joue blême se colorer un peu sous le coup. Ses yeux immobiles que l'horreur avait agrandis, ce regard de haine impuissante l'excitèrent. Il la gifla de nouveau de toutes ses forces.²¹

Adrienne elle-même éprouve une joie méchante devant la souffrance des autres. Elle rit silencieusement en imaginant la stupéfaction de son père au départ de Germaine;²² elle se réjouit de la cruauté de M. Mesurat qui force sa soeur malade à sortir de son lit:

Elle la regardait attentivement et ne parvenait pas à dissimuler cette curiosité avide et cruelle que l'on surprend dans les yeux des enfants lorsqu'ils assistent aux épreuves infligées à un camarade.²³

Jalouse et inquiète, Germaine épie Adrienne, essaie de deviner ou de lui arracher son secret. C'est avec une joie qu'elle ne peut cacher qu'elle entend sa jeune soeur se plaindre d'être malheureuse. Devant son sourire, Adrienne a l'intuition de la vérité. "Ah! tu es contente!"²⁴ s'écrie-t-elle. La seule joie que se donnent les membres de cette famille monstrueuse est celle du spectacle de leur souffrance mutuelle.

Eva Grosgeorge transforme son angoisse en agressivité; elle goûte l'oubli de soi et de sa misère en infligeant la souffrance à autrui. Son entrée imprévue dans la salle où Guéret donne des leçons à André

²¹
Ibid., p. 205.

²²
Ibid., p. 169.

²³
Ibid., p. 127.

²⁴
Ibid., p. 115.

sème la terreur chez le précepteur comme chez l'élève. Tout va mal en présence de cette femme qui écoute, immobile, avec une férocité polie. Elle humilie Guéret et jouit de le voir confus. "[Savourant]" le plaisir de ce spectacle, retenant son souffle dans ses narines comme une bête voluptueuse."²⁵ Son sadisme lui confère une autorité puissante; elle frappe son fils avec la force et la brutalité d'une machine; et elle guette avec attention la réaction d'André:

Quelque chose d'étrange s'était glissé dans les prunelles noires de cette femme, une expression d'avidité et de plaisir qui transfigurait son vieux et joli visage et lui prêtait comme un regain de jeunesse.²⁶

Lorsqu'un événement, le crime de Guéret, interrompt la monotonie de ses jours, elle est heureuse, elle vit "plusieurs heures de satisfaction parfaite et [doit]" se retirer dans sa chambre pour ne pas trahir les sentiments qui [l'agitent]"²⁷ C'est avec plaisir qu'elle lit et relit le récit détaillé de l'affreuse découverte et plus tard, pour intensifier l'impression qu'elle a d'avoir eu sa part dans ce double forfait, d'en avoir, de quelque façon obscure, donné l'inspiration à Guéret, elle cache celui-ci, le tient à sa merci, enfermé dans une chambre.

Pour Angèle, défigurée et délaissée, Eva Grosgeorge n'a qu'un conseil: "n'espérez rien, n'espérez jamais."²⁸ Une joie sourde s'empare d'elle à la vue du visage meurtri de la pauvre fille, et elle

²⁵ Green, Léviathan, p. 41.

²⁶ Ibid., p. 43.

²⁷ Ibid., p. 147.

²⁸ Ibid., p. 184.

voit, dans cette disgrâce, une vengeance du sort envers celle qui a été aimée tandis qu'elle-même ne l'a pas été. La cruauté lui procure une joie animale; la contemplation de la souffrance d'autrui est le refuge de cette existence terrassée par le néant.

Le plaisir sadique vient créer une diversion à la monotonie de la vie de Mme Londe, mais chez elle, c'est un plaisir de l'esprit. Elle le trouve dans la domination et l'humiliation de ceux qui l'entourent. Furieuse parce que Guéret ne se décide pas immédiatement à devenir un habitué de sa maison, elle passe son mécontentement sur ses clients qui baissent piteusement les yeux devant elle:

Elle jouit un instant de la consternation dont elle était la cause: ses narines se dilatèrent [. . .] elle ferma les paupières comme pour ramener en elle-même et contempler par l'esprit le spectacle de son triomphe.²⁹

Malgré la promesse qu'elle a faite à Angèle de ne pas lui parler de l'attentat, elle lui fait subir un interrogatoire cruel et, devant son mutisme, "elle [semble] chercher la méchanceté qui faisait le plus de mal."³⁰ Elle ne manque pas l'occasion de "rabaïsser le caquet"³¹ de Mme Couze, de jeter l'effroi dans le cœur de sa soi-disant amie: "Prenez garde [. . .] on commence par éternuer et au bout d'une semaine on va à la messe les pieds en avant."³² Enfin, elle est prise d'une joie féroce lorsqu'elle voit que le sort de Guéret, cet homme qu'elle rend responsable de tous ses malheurs, est entre ses mains.

²⁹

Ibid., p. 25.

³⁰

Ibid., p. 139.

³¹

Ibid., p. 132.

³²

Ibid., p. 253.

Incapable de maîtriser son propre destin, Mme Londe tait l'angoisse en essayant de dominer celui des autres.

Guéret aussi sent le vil désir d'insulter, le besoin de triompher, de faire mal. Lorsque, dans le salon des Grosgeorge, l'ennui de sa vie de précepteur devient intolérable, il imagine ce qu'il ressentirait s'il se laissait aller à ses mauvais penchants:

Une envie folle lui vint de gifler ce petit garçon pour jouir ensuite de sa surprise et de sa frayeur.³³

Il rêve au plaisir que pourrait lui procurer la violence: "Quelle joie de courber jusqu'à terre celle qui l'avait humilié!"³⁴ Tous ses désirs refoulés, toute la joie mauvaise imaginée éclatent au moment de ses crimes; une sorte d'ivresse le prend devant la terreur et le désespoir d'Angèle. Plus tard, il s'abat avec une violence frénétique sur le vieillard:

Une force extraordinaire le secondait, il la sentait courir le long de ses membres comme de l'électricité, impatiente et joyeuse.³⁵

Ce sont là les seules manifestations de joie chez cet homme sombre et tourmenté. Le plaisir sadique vient le venger d'une existence médiocre et monotone.

Angèle est blasée, lassée même de l'acte de l'amour. Cette fille qu'on peut acheter pour quelques sous est résolue à tout refuser à Guéret; elle trouve un plaisir pervers à le voir soumis et quémendeur devant elle:

³³ Ibid., p. 38.

³⁴ Ibid., p. 97.

³⁵ Ibid., p. 121.

Son impatience, son chagrin, sa colère lui étaient agréables. Il était délicieux, de garder son calme en présence d'un être aussi profondément troublé; il ne lui était pas possible, en effet, de douter que cet homme souffrît, et cette souffrance ne la laissait pas indifférente.³⁶

Angèle se sent puissante devant Guéret. Le pouvoir de faire souffrir lui est agréable; il la rehausse à ses propres yeux et la dédommage de l'ennui et de l'humiliation de sa vie de fille publique.

Chez Eliane, la méchanceté est à la fois une espèce de revanche prise sur son propre tourment intérieur, et un besoin profond de dominer, de posséder. Il lui prend, certains jours, une envie de frapper Henriette, sans raison.³⁷ Elle n'aime pas Robert; il symbolise, à ses yeux, une union qui fait son malheur, et elle exerce sa cruauté sur lui, lui confisquant sa mandarine "d'une main justicière,"³⁸ le tapant et le poussant lorsqu'il se dresse, avec sa mère, contre elle.

Il entre une bonne part de sadisme dans son amour frustré pour Philippe. Elle doit connaître chacune de ses pensées, ne peut le souffrir oisif et rêveur. Lorsqu'il se dérobe à elle, et réfléchit en quelque sorte sans sa permission, elle "[cherche]" dans son esprit une phrase banale mais capable de gâter [sa] soirée."³⁹ Elle observe sa lâcheté avec un plaisir malsain, et la vue de son visage baigné de sueur, de ses yeux remplis de peur, alors qu'elle élève le coupe-papier au-dessus de lui, excite sa faim amoureuse:

³⁶ Ibid., p. 78.

³⁷ Green, Epaves, p. 242.

³⁸ Ibid., p. 84.

³⁹ Ibid., p. 9.

. . . et tout à coup, avec l'avidité d'une bête, elle se jeta sur ces lèvres, sans pitié pour le gémissement que sa morsure arrachait au vaincu.⁴⁰

Philippe est trop timide et trop faible pour pratiquer l'injustice ouverte. Il se sent odieux lorsqu'il voit son fils trembler de peur devant lui. "Il y a un bourreau dans le coeur de tout parent"⁴¹ pense-t-il. Il a envie de le faire souffrir, surtout lorsqu'il découvre que Robert est brave tandis que lui ne l'est pas, mais il n'a pas assez d'initiative pour s'y décider. Tout au plus se contente-t-il de prendre un air de mauvaise humeur devant l'enfant:

Il lui plaisait de se dire que, pour le moment tout au moins, la gaieté d'un être humain dépendait du froncement de son sourcil.⁴²

Un sourire lui creuse les coins de la bouche à la pensée qu'il tourmente Eliane sans le vouloir.⁴³ Mais c'est une satisfaction fugitive. Le sadisme, pas plus qu'aucune autre passion, n'a de prise sur cet être veule, égoïste, chez qui le "coeur [est devenu] trop paresseux pour s'émouvoir d'une tristesse qui [n'est] pas la sienne."⁴⁴

Pour les autres héros greeniens, le comportement sadique est la projection extérieure de leur solitude, de l'ennui profond qui les habite. Incapables de supporter la vision de leur propre néant, ils se détournent d'eux-mêmes et essaient désespérément, par le seul moyen que leur coeur desséché connaisse, à rejoindre l'autre.

⁴⁰ Ibid., p. 279.

⁴¹ Ibid., p. 81.

⁴² Ibid., p. 97.

⁴³ Ibid., p. 166.

⁴⁴ Ibid., p. 97.

Souvent ils trouvent une délectation dans la contemplation de leur propre malheur. Emily prend plaisir à "s'abandonner complètement à son sort sans rien faire pour échapper aux vexations dont il s'accompagne."⁴⁵ Adrienne va jusqu'au fond de sa douleur "comme on va vers un refuge."⁴⁶ Mme Londe a "l'étrange désir de mettre le comble à son humiliation, de se déchirer le coeur."⁴⁷ Angèle est visitée parfois d'une joie étrange et qui la fait trembler de frayeur, "la joie de voir à quel point son abaissement [est] profond."⁴⁸ Guéret sent en lui "le besoin de tourmenter sa plaie, de se déchirer, de s'empoisonner avec ses ongles."⁴⁹ A Eva Grosgeorge, "l'excès du malheur procure une espèce de sécurité, havre de grâce pour l'âme naufragée qui n'ose plus croire."⁵⁰ Philippe est animé par un instinct qui lui commande de "se nuire à lui-même."⁵¹

Ils n'essaient pas de se distraire d'un mal qui leur fait oublier une réalité encore plus pénible. La souffrance les assure de leur propre existence, en même temps qu'elle la justifie. Elle les rend aussi semblables à ceux qui souffrent autour d'eux. Par le sadisme et le masochisme, le héros greenien cherche inconsciemment à établir un contact avec les autres, à se sentir solidaire de l'humanité souffrante.

⁴⁵ Green, Mont-Cinère, p. 71.

⁴⁶ Green, Adrienne Mesurat, p. 265.

⁴⁷ Green, Léviathan, p. 73.

⁴⁸ Ibid., p. 190.

⁴⁹ Ibid., p. 95.

⁵⁰ Ibid., p. 181.

⁵¹ Green, Evanes, p. 12.

Le souvenir des jours meilleurs, l'imagination de ce qui aurait pu être, la rêverie sur ce qui sera peut-être demain aident à fuir l'ennui du présent. Grâce au souvenir, le passé se renouvelle et se transfigure pour Emily. "Si mon père était ici [. . .] je serais heureuse,"⁵² déclare-t-elle, oubliant que cet homme triste ne l'avait jamais aimée. La grande distraction de la jeune fille est d'imaginer sa vie lorsqu'elle sera devenue la maîtresse de Mont-Cinère.

Lorsque je m'ennuie, je n'ai qu'à croiser les mains sur les genoux, et toutes sortes de choses me passent par la tête.⁵³

Ses exigences sont simples: du feu dans toutes les pièces dès les premiers jours d'hiver, une table suffisante. Elle veut que tout soit à Mont-Cinère comme du vivant de son père, avec l'espoir obscur de retrouver, en même temps que le décor de son enfance, la paix intérieure d'alors.

Adrienne regrette un passé qui avait pourtant été assez aride:

Il y avait des heures où elle avait été heureuse, mais elle ne s'en était pas rendu compte et il avait fallu qu'elle attendit cet instant de sa vie pour le savoir.⁵⁴

L'incident du bord du chemin qui a créé une si forte impression sur elle alimente désormais ses rêveries. La maison du docteur devient pour elle un lieu enchanté, "un palais de contes arabes."⁵⁵ Elle se trace un portrait idéal de Maurecourt; elle s' imagine courant chez-lui, se jetant à ses pieds. Souvent ses rêveries atteignent à un degré hallucinatoire, et elle revit l'instant mystérieux où, comblée d'ennui, elle avait eu

⁵² Green, Mont-Cinère, p. 12.

⁵³ Ibid., p. 180.

⁵⁴ Green, Adrienne Mesurat, p. 298.

⁵⁵ Ibid., p. 38.

le sentiment très net que sa vie allait changer.⁵⁶ Mais sa vie est toujours la même, sauf dans ses imaginations.

Angèle, après son accident, revoit d'un autre oeil son métier de blanchisseuse: "Dire que j'étais heureuse et que je n'en savais rien! Tu te souviens comme j'étais jolie?"⁵⁷ demande-t-elle à la petite Fernande. En ravaudant le linge que lui confie Mme Londe, Angèle, seule dans sa chambre, repasse dans sa tête les événements qui ont bouleversé sa vie. Parfois, par un jeu de sa mémoire fatiguée, elle oublie qu'elle est défigurée, et se voit jolie et heureuse, adorée par un homme à genoux.⁵⁸ La fin de ses rêveries la ramène au présent et à ses souffrances; la terreur et la douleur s'emparent d'elle avec plus de force qu'avant.

Guéret, par un mouvement qui est naturel chez lui, songe aux paradis perdus de son enfance, aux fols espoirs de son adolescence: "A quoi se réduisait cet enchantement de l'adolescence?"⁵⁹ Il se revoit tel qu'il était autrefois, "le coeur lourd de désirs, ravi de lui-même par les promesses d'un monde qui se découvrait peu à peu."⁶⁰ Dans ses moments de solitude, il imagine cent choses impossibles, "une vie différente, tout le bonheur qui lui était refusé."⁶¹

Mme Londe revit les beaux jours à jamais perdus où ses cheveux

⁵⁶
Ibid., p. 108.

⁵⁸
Ibid., p. 190.

⁶⁰
Ibid., p. 31.

⁵⁷
Green, Léviathan, p. 160.

⁵⁹
Ibid., p. 31.

⁶¹
Ibid., p. 34.

épais, sa peau fraîche, son teint vif attiraient sur elle des regards chargés de désir:

Tout cela semblait encore si près qu'elle ne pouvait croire à la disparition de tant de bonnes choses et que le présent lui apparaissait parfois comme un cauchemar qui prendrait bientôt fin.⁶²

Assise près du poêle dans son restaurant vide, elle dialogue avec le feu et remplit du bruit confus de ses paroles embrouillées le silence de la salle à manger.⁶³

Philippe est attiré vers la Seine parce que là, au bord de l'eau, il se souvient de plus de choses que dans la rue, parce que là "sa mémoire lui [parle] sans fin de ce qu'il était jadis et il [s'attendrit] en écoutant cette voix."⁶⁴ Il se rappelle son enfance, la fraîcheur, la nouveauté de tout; il songe au temps où il croyait en lui-même, et ses pensées l'arrachent, pour un instant, à la contemplation de la nullité qu'il est devenu.

Henriette opère un retour en arrière, vers l'enfance et ressent comme un désir de purgation et de dénuement. L'appartement de Victor lui rappelle celui de son père; elle y retrouve ses souvenirs, le décor minable, l'odeur de la misère, les bruits "[tracent]" autour d'elle une sorte de cercle magique d'où la vie quotidienne "[est]" exclue."⁶⁵

Les souvenirs, les retours vers l'enfance, marquent la nostalgie de la confiance et de l'espoir qui soulevaient alors les personnages.

⁶² Ibid., p. 174.

⁶³ Ibid., p. 239.

⁶⁴ Green, Enaves, p. 281.

⁶⁵ Ibid., p. 111.

Par la rêverie, ils s'évadent du quotidien et goûtent, pendant quelques instants, l'impression réconfortante de la proximité d'une autre existence, d'un ailleurs d'où l'ennui serait banni.

La solitude fait souvent du héros greenien un passionné, un être ravagé, en proie à une inclination qui envahit toute sa personnalité et devient le centre de toute sa vie.

Mrs. Fletcher se laisse entièrement dominer par son avarice. Celle-ci prend racine au plus profond de son être et détermine son train de vie; sa passion est devenue une habitude et comme telle est nécessaire à sa tranquillité. Elle y sacrifie tout, son bien-être personnel, le confort et la santé de sa fille. Il y a un côté ascétique à sa volonté de renoncement et lorsque sa passion se heurte à d'autres instincts, - la gourmandise, la frayeur de l'obscurité, - c'est son avarice qui l'emporte. Son vice devient en quelque sorte sa vertu, sa religion, et donne une direction à son existence.

Mme Londe est une passionnée active, une curieuse "au courant de tout avant tout le monde."⁶⁶ Pour elle, chaque nouveau venu est un ennemi puisqu'il sait mille choses qu'elle ne soupçonne même pas.⁶⁷ Cette passion influence toutes ses actions. Il lui faut savoir, pour ensuite dominer. Elle condamne Angèle et Fernande à la vie misérable de filles de rue; non pas par avarice, mais dans le but de recueillir des renseignements sur les habitués du restaurant. Pour assouvir sa

⁶⁶ Green, Léviathan, p. 19.

⁶⁷ Ibid., p. 147.

curiosité, elle affecte une attitude de bonté et de libéralité; elle "se consume du désir de plaire afin de savoir."⁶⁸ Nul détail n'est trop insignifiant pour alerter son attention. Parfois la curiosité s'empare d'elle et s'impose avec tant de fureur qu'elle doit être satisfaite à l'instant. Cette passion ancienne ne lui a pas encore livré son mobile: "de rechercher l'inconnu pour lui-même et de vivre dans son voisinage."⁶⁹ Aussi sa soif de savoir n'est jamais apaisée; une fois l'inconnu transformé en connu, elle se hâte vers d'autres inconnus, jamais heureuse, jamais satisfaite, son besoin d'infini jamais comblé.

Guéret est possédé d'un désir immodéré d'où la liberté est exclue. Il est la proie de sa propre nature, dont le fond est une convoitise incessante. Tous ses gestes répondent aux poussées de sa passion. Il fait d'Angèle la condition de son bonheur; pourtant il sait qu'il se détachera d'elle, qu'il l'oubliera un jour pour porter ailleurs ses désirs, toujours les mêmes.⁷⁰ Il n'obéit qu'à une seule loi, celle qui satisfait les exigences de la chair. Il dit haïr celle qu'il convoite,⁷¹ et c'est son propre vice qu'il hait en elle. Sa passion devient une démence; elle lui confère une force semi-démoniaque qui lui permet, après une lutte effroyable, de pénétrer dans la chambre vide d'Angèle.⁷² Plus tard, lorsque dans un accès de folie furieuse il frappe la jeune fille, ses coups répétés lui donnent l'impression d'une victoire.⁷³ C'est qu'en

⁶⁸ -
Ibid., p. 20.

⁶⁹
Ibid., p. 71.

⁷⁰
Ibid., p. 32.

⁷¹
Ibid., p. 96.

⁷²
Ibid., p. 105.

⁷³
Ibid., p. 114.

voulant tuer Angèle, c'est sa faim insatiable qu'il veut détruire. Son vice le rend absolument aveugle aux sentiments des autres: il avoue à Mme Grosgeorge son amour pour Angèle et précipite ainsi la catastrophe finale. Guéret, un libertin qui hait la servitude de la chair, voit dans la femme une espèce de monstre enivrant, et son amour n'est que bestialité répugnante. Sa passion le détruit progressivement et introduit chez lui un élément de folie. En cherchant l'évasion, le bonheur ("Lorsqu'il courait après les filles, c'était cela [le bonheur] qu'il poursuivait"),⁷⁴ il ne trouve qu'une prison qui se resserre toujours davantage autour de lui.

Pour Mme Grosgeorge, la passion vient tardivement, à quarante-cinq ans. C'est un amour pervers et imprécis, fait d'imagination délirante plutôt que d'appétit charnel. Sa passion s'apparente à son sadisme et s'alimente des crimes que commet Guéret. Elle voit dans le précepteur le tableau de sa propre misère, l'étranger dont la place n'est nulle part.⁷⁵ Elle sait qu'un jour il commettra un acte effroyable qui dérangera l'ordre des choses, et elle lui envie cette folie destructrice. Lorsque Guéret revient à Lorges, elle pense que c'est uniquement pour se confier à elle, pour implorer son secours. Elle vit intensément la nuit où l'homme traqué est sous son toit; elle éprouve un mélange de joie et d'effroi à partager la terreur angoissée de Guéret. C'est "une heure exceptionnelle qui [prend] sa place entre des années d'ennui."⁷⁶ Elle s'attache à lui ainsi qu'à une proie, jouant le rôle du destin, risquant

⁷⁴ Ibid., p. 38.

⁷⁵ Ibid., p. 147.

⁷⁶ Ibid., p. 223.

leurs deux vies pour satisfaire son besoin de nouveauté, sa soif de domination. Au sein de la vieillesse elle appelle désespérément l'amour, mais elle est égoïste et dure, et son amour est dévorant et cruel. Il se transforme en haine lorsqu'elle se voit rejetée.

L'amour d'Eva Grosgeorge pour Guéret, de Guéret pour Angèle, comme celui d'Adrienne pour Maurecourt sont des tentatives d'évasion de libération par l'autre.

Le désir de fuir hors de soi-même prend parfois la forme plus concrète de la fugue. Emily Fletcher tient trop à Mont-Cinère pour chercher à y échapper. Cependant un désir inconscient de fugue est suggéré par la façon dont elle quitte la maison pour aller chez Rockley, où habitent les Stevens:

La pluie ne cessait pas; toutefois Emily voulut partir sans attendre plus longtemps, malgré les faibles protestations de sa mère qui fit mine de la retenir [. . .] bientôt elle dépassa la grille et fut sur la route. On eût dit à la voir courir qu'elle voulait s'enfuir de Mont-Cinère.⁷⁷

Ce souhait demeure informulé; Emily ne reconnaît pas son besoin profond de se soustraire à l'ambiance ennuyeuse de Mont-Cinère. Elle y revient et reprend sa vie monotone, plus découragée que jamais.

Adrienne est animée du désir confus de s'enfuir de la villa des Charmes. De là, ses sorties nocturnes le soir lorsque son père sommeille. Ses randonnées dans les rues de la Tour l'Evêque sont des tentatives de se délivrer de la contrainte inexplicable dont elle souffre tant à la maison.

⁷⁷

Green, Mont-Cinère, p. 71.

Après l'assassinat de son père, elle décide de partir. Elle ne sait où elle ira, mais l'important est de s'éloigner; elle ne peut plus "supporter la vue de ces murs et de ces meubles et de tous les témoins de sa souffrance."⁷⁸ Arrivée à Montfort, elle se demande ce qu'elle y fait: "S'y trouvait-elle plus heureuse qu'à la villa des Charmes?"⁷⁹ Au contraire; dans une lettre qu'elle écrit à Maurecourt, elle se dit plus malheureuse qu'il ne lui a jamais été donné de l'être.⁸⁰ Cette vérité aussi nettement formulée, menace de la terrasser, et devant ce danger elle part de nouveau. Sa fuite se transforme en poursuite:

Elle s'étonnait de pouvoir aller si vite, de pouvoir faire de grandes enjambées. C'était comme si elle était emportée par un mouvement dont elle n'était plus maîtresse, comme si elle fuyait devant quelqu'un dont elle entendait les pas derrière elle.⁸¹

Elle se rend à Dreux où elle fait une promenade nocturne qui devient une course affolée ne menant nulle part:

elle s'aperçut qu'elle allait au hasard et qu'il était tout à fait inutile de continuer. Pourtant elle ne s'arrêta pas, elle suivit la rue jusqu'au bout, en prit une autre [. . .]⁸²

Adrienne rentre à la villa des Charmes, lasse et meurtrie, après cette vaine tentative d'évasion.

Eva Grosgeorge est agitée d'une colère violente à l'idée que le destin la retient entre les murs d'une maison qui la rend folle d'ennui.⁸³

⁷⁸
Green, Adrienne Mesurat, p. 267.

⁷⁹
Ibid., p. 278.

⁸⁰
Ibid., p. 279.

⁸¹
Ibid., p. 281.

⁸²
Ibid., p. 303.

⁸³
Green, Léviathan, p. 177.

L'impatience, le dégoût, la lancent dehors, à la recherche d'une libération:

La veille, elle était sortie sans savoir où aller, marchant, courant dans la campagne, tantôt abattue et près des larmes, tantôt transportée à la pensée d'un bonheur possible, de quelque merveille que le lendemain lui réservait peut-être.⁸⁴

Elle revient chez-elle, brisée de fatigue, les nerfs tendus, avec le sentiment d'être une bête tombée dans un piège et incapable d'écarter les barreaux de sa cage.⁸⁵

Lorsque Angèle, éveillée comme d'un long sommeil, se sent accablée par l'ennui profond de sa vie, elle n'a plus qu'une idée en tête: "Fuir, fuir Mme Londe, et le restaurant, et ces clients qui se la [disputent]."⁸⁶ Elle se donne l'illusion d'une fugue en allant un soir, et sans prévenir personne, coucher chez une amie à Chanteilles, plutôt que de regagner sa chambre. Plus tard, défigurée par Guéret, incapable de supporter son malheur, elle cherche désespérément un moyen d'alléger sa souffrance et sa solitude. "Pourquoi ne pas partir?"⁸⁷ se demande-t-elle. Mais l'argent nécessaire lui est refusé. Cette deuxième tentative de fuite est encore un échec.

Eliane quitte l'appartement de Philippe qui est devenu un enfer pour elle; elle veut passer une semaine dans une petite pension à Passy espérant, elle ne sait comment, être délivrée du désordre qu'elle porte en elle.⁸⁸ Et là, dans un cauchemar atroce, elle se voit marchant dans

⁸⁴ Ibid., p. 178.

⁸⁵ Ibid., p. 179.

⁸⁶ Ibid., p. 191.

⁸⁷ Ibid., p. 193.

⁸⁸ Green, Epaves, p. 152.

la nuit, sur un chemin qui n'aboutit nulle part, contrainte par quelque chose de plus puissant qu'elle-même à poursuivre l'horrible voyage, malgré sa fatigue, malgré ses pieds qui saignent et les douleurs violentes qui déchirent sa chair.⁸⁹ Cette fuite de rêve devient l'image, traduite par l'inconscient, d'une fuite impossible, hors de son propre moi, et vient donner sa signification profonde à la brève escapade d'Eliane.

Les sorties de Philippe, ses randonnées le long de la Seine, sont les seules fugues qu'ose se permettre cet homme lâche. Il ne se rend pas compte de ce qui le fascine dans ses promenades nocturnes. Sa paresse est telle que l'idée d'une évasion possible lui est presque totalement étrangère.

Pour le héros greenien, la maison devient le symbole de sa geôle intérieure; ses tentatives de fuite échouent car il ne peut échapper à lui-même. Les seuls moyens certains d'évasion sont de succomber à la folie ou de trouver l'oubli dans la mort.

Emily Fletcher, dans un acte qui a de rapports évidents avec la folie, détruit sa prison et se détruit elle-même en faisant brûler Mont-Cinère. Adrienne Mesurat quitte une dernière fois la villa des Charmes, à la fin du livre; et son esprit a déjà accompli la fuite que ses membres avaient tentée en vain. Angèle trouve un refuge dans la folie d'abord, dans la mort après. Eva Grosgeorge cherche l'ultime évasion dans le suicide.

89

Ibid., p. 182.

D'autres sont tentés par la libération finale mais restent au bord du suicide. Guéret se dit prêt à se jeter dans la Sommeillante si Angèle ne l'aime pas;⁹⁰ mais il est trop faible pour accomplir ce geste définitif. Philippe Cléry songe au suicide; il sait pourtant que c'est un jeu sans risques, une revanche (à la piètre mesure de ce triste personnage) sur Eliane qui ne saura jamais que cette pensée lui est venue. L'eau semble l'appeler, et il rêve un instant à la mort:

[. . .] la frontière une fois traversée commençait la nuit bienheureuse de l'anéantissement. Il respira. Une nostalgie le prenait à la pensée de cet horizon sans lumière.⁹¹

Le néant l'attire, comme il attire Henriette. La jeune femme en subit la tentation à deux reprises. Lorsque, dans la nuit de Paris, elle voit s'avancer sur elle la voiture qui menace de l'écraser, elle ne bouge pas, fascinée. "C'est la mort,"⁹² pense-t-elle. Une main la saisit violemment et la tire en arrière. Plus tard, dans l'appartement, elle s'accoude à la fenêtre et rêve aux pays lointains de son enfance. Elle est prise de vertige, ensorcelée:

Il n'y avait qu'à se pencher un peu; au milieu de son rêve elle savait cela. Ainsi la mort l'attirait doucement vers les belles régions incertaines qui tentent les âmes sans espoir.⁹³

Son fils la ramène à la réalité, et Henriette éprouve une peur animale à la pensée de ce qui a failli être.

⁹⁰ Green, Léviathan, p. 110.

⁹¹ Green, Epaves, p. 284.

⁹² Ibid., p. 204.

⁹³ Ibid., p. 251.

Eliane, après sa brève fugue, se plaît à en imaginer une autre. Elle rêve à un voyage mélancolique dans un pays de brumes: "un jour de pluie elle irait jusqu'au bout d'une falaise d'où elle s'élancerait."⁹⁴ Cette idée lui fournit une distraction, rien de plus, car elle sait très bien qu'elle ne s'enfuira jamais.

Les personnages des romans ultérieurs continuent à chercher confusément des issues à leur ennui. Le héros de L'Autre Sommeil se réfugie dans le rêve. Manuel, (Le Visionnaire) transpose en imaginaire la réalité qui l'entoure. Mme Plasse agit avec sa fille comme Mme Gros-george agissait avec André; elle inflige des supplices humiliants à Marie-Thérèse. Elle exerce aussi son sadisme sur Manuel, objet de sa passion secrète et, comme Eliane, elle puise un bonheur malsain dans la faiblesse de l'homme qu'elle aime. Elizabeth, l'héroïne de Minuit, est essentiellement un être de fuite. Elle fuit la maison de sa tante, celle de M. Lerat, et finalement Fontfroide. Cette dernière évasion aboutit à la mort, et est peut-être un suicide.

Tout le roman Si J'Etais Vous est bâti sur le thème de la fuite hors de soi-même. Le personnage de Fabien Especel exprime peut-être le plus clairement ce qui pousse l'homme greenien à ces courses affolées, ces promenades interminables dans les rues désertes, ces fugues qui ne mènent à rien:

L'idée de rentrer chez lui le remolissait d'un sentiment qui allait jusqu'à l'horreur. Il savait trop bien que ce qu'il allait trouver dans sa chambre, c'était lui-même, et à certaines

⁹⁴ Ibid., p. 240.

heures, cette pensée ne lui paraissait pas supportable. Pour se fuir il eût marché d'un bout à l'autre de la ville, s'il avait cru que cet exercice le délivrerait.⁹⁵

Au cours de sa dernière transformation, Fabien pénètre au sein d'une famille régentée, par l'oncle Firmin, avec le despotisme brutal des chefs de famille greeniens. Encore ici la passion de dominer, le sadisme, se cachent sous les voiles de la vertu.

Jean, dans Le Malfaiteur, s'adonne à sa passion, se jette dans le plaisir, pour lutter contre le désespoir. Plus tard, il cherche un refuge dans le dépaysement, le voyage, et enfin dans le suicide. Hedwige, comme Adrienne, devient amoureuse par désœuvrement, et bientôt cet amour remplit toute sa vie, jusqu'à ce qu'elle ne puisse s'en passer; et elle se donne la mort lorsqu'elle le sait impossible. Ulrique exerce sa cruauté féroce sur tous ceux qui l'entourent; elle aussi décide soudain de partir, sans savoir si elle le veut ou non, ni pourquoi.

Une échappatoire qui ne figurait pas dans les premiers romans vient s'offrir aux personnages de Green, celui de la création artistique. Manuel transcrit avec fidélité les péripéties de sa vie à Nègreterre, et le récit qu'il en fait forme un roman à l'intérieur du roman. C'est "pour [s'] enfuir, pour changer [sa] destinée"⁹⁶ qu'il décrit ses aventures imaginaires, et bientôt sa vie nocturne se substitue à la vie de tous les jours, et lui apporte la liberté tant souhaitée. Fabien

95 -

Julien Green, Si J'Etats Vous (Paris, Plon, 1947) p. 56.

96

Julien Green, Le Visionnaire, p. 139.

exprime son ennui d'être toujours le même, en créant un personnage qu'il nomme "Voleur de Vent" et qui rêve de faire voyager son âme de corps en corps. Jeanne, dans la troisième épisode de *Varouna*, est une romancière; elle "découvre ce qui se cache derrière les apparences et ses dons lui permettent de vivre une vie qui n'est pas la sienne."⁹⁷ Mais la création littéraire ne permet pas une évasion durable; les personnages créés sont eux-mêmes limités; les parois invisibles qui emprisonnent leurs créateurs s'élèvent aussi autour d'eux.

Il n'y a pas de fuite dans *Moïra*; il n'y en a que l'ébauche. Joseph Day se rend d'abord aux arguments de Praileau et propose de s'évader. Mais il rebrousse chemin; et, en agissant ainsi, il assume son crime, il accepte ce qu'il est.

Wilfred fuit dans la débauche afin de faire taire la voix intime qui l'appelle vers Dieu. Mais il finit par assumer l'étrange mission qui est la sienne, celle de sauver les autres sans savoir s'il est lui-même sauvé. Il meurt pour le salut de Max, et trouve enfin la libération par cette acceptation.

La seule fuite possible pour le héros greenien, est dans l'acceptation de la vie transfigurée par l'amour de Dieu. Karin le comprend enfin; elle se rend à la voix qui lui demande: "Pourquoi me cherches-tu au-dehors alors que je suis dans ton coeur?",⁹⁸ et dans les dernières heures de sa vie, elle goûte enfin à la paix.

⁹⁷ Julien Green, *Varouna* (Paris, Plon, 1940). (Dans cette thèse je me suis servi de l'édition du Livre de Poche, 1967.) p. 234.

⁹⁸ Julien Green, *L'Autre*, (Paris, Plon, 1971), p. 450.

Les personnages des premiers romans ne peuvent échapper à eux-mêmes.

Il n'y a pas d'issues à leur ennui, car tous les moyens recherchés se retournent contre eux et les enfoncent davantage dans le désœuvrement et le désespoir. L'habitude accentue la conscience de l'écoulement du temps; elle annihile la volonté humaine et est génératrice de solitude. Le sadisme élève des murs infranchissables entre les êtres. Les rêveries n'offrent qu'une évasion passagère; à leur terme, l'homme est replongé dans une réalité qui lui apparaît plus accablante que jamais. Les passions asservissent plutôt qu'elles ne libèrent; les fugues ne mènent nulle part. Seule, la folie ou la mort, vient délivrer de l'inexorable ennui.

CHAPITRE IV

LA FORME ROMANESQUE DE L'ENNUI

Le rôle du romancier est de voir et de dire ce qu'il a vu.¹

Ce que Green voit, dans ses premières oeuvres, est un monde morne et triste, peuplé d'êtres solitaires qui essaient d'échapper à eux-mêmes et à l'ennui qui les poursuit. Les décors, les descriptions, les images, tout concourt à créer une atmosphère mélancolique, lourde d'angoisse et de désespoir. Dans les romans ultérieurs, la vision de Green devient moins sombre; les récits se déroulent à une allure plus vive; les thèmes se multiplient. Mais dans Mont-Cinère, Adrienne Mesurat, Léviathan, et Epaves, le récit tient son rythme et son mouvement du thème même de l'ennui qui prévaut.

En parlant des difficultés d'écrire un roman se situant dans un passé historique, Green a dit:

Je serai gêné, tôt ou tard, par cette idée que je n'y étais pas et que trop de choses m'échappent. [. . .] Les faits historiques ne suffisent pas. Il y a les longues heures d'ennui, les vaines inquiétudes, tout ce qui tombe à l'oubli, à tout jamais, parce que personne ne croit que cela vaille la peine d'être noté.²

Ce qui tombe à l'oubli, la réalité quotidienne dans ce qu'elle a d'incolore, voilà pour Green la matière même de la création romanesque

¹ Green, Journal (1946-1950), p. 213.

² Julien Green, Journal, (1928-1934) (Paris, Plon, 1938), p. 237.

et ce dont les préliminaires imposent le poids. Les premières pages de Mont-Cinère présentent le tableau de la maison austère et de la vie sans joie qu'on y mène; elles donnent l'impression du lent envahissement des personnages par la mélancolie, comme si la triste et sombre demeure exerçait un pouvoir maléfique sur ses habitants. La description du "cimetière" avec laquelle débute Adrienne Mesurat crée l'atmosphère du roman. Adrienne, devant ces portraits qu'elle trouve laids, et qui, par le lourd héritage qu'ils représentent, la condamnent à l'avance à une vie médiocre, se sent assaillie par l'ennui. Dans la première scène de Léviathan, Guéret contemple, dans le profond silence d'une fin d'après-midi, un paysage "sans caractère," et trépigne d'impatience dans l'attente d'un rendez-vous dont il espère pourtant peu. Les premières pages d'Enaves évoquent un coin sombre de Paris à la chute du jour, et comparent la Seine à un gouffre. Ces débuts donnent le ton aux romans. Le lecteur est immédiatement induit à pénétrer cet univers triste, et il sent naître au plus secret de lui-même, une vague inquiétude qui répond à celle des personnages.

Les décors sont réels; leurs descriptions sont tirées de la mémoire de l'auteur, ou encore de photographies ou de peintures. La maison de Mont-Cinère s'appelait dans la réalité Kinloch et appartenait à l'un des oncles de Green. Le jeune homme y avait passé les vacances de Noël en 1919.³ Il s'est inspiré aussi d'une photographie d'intérieur

3

Julien Green, Journal, (1935-1939), (Paris, Plon, 1939) p. 101.

prise à Savannah vers 1880.⁴ Si le milieu provincial de la Tour l'Evêque est présenté avec une exactitude presque photographique, c'est sans doute parce que, en écrivant Adrienne Mesurat, Green avait sous les yeux une photographie d'une peinture d'Utrillo.⁵

Green part du réel, mais il ne le copie pas; il infuse à ces décors le caractère sombre que lui suggère son imagination pessimiste. Ainsi le décor parisien n'est-il pas moins authentique que celui de la province. Pourtant, le Paris que présente Evanes est une ville étrangement déserte, sans vie ni couleurs. C'est le Paris de Green:

Je vis à Paris comme au fond d'une petite ville de province. Dix ou douze arrondissements de la capitale pourraient disparaître que je ne m'en apercevrais pas, si l'on ne m'en informait, car mes promenades ne varient guère et ne sont jamais bien longues.⁶

De ces promenades est né le personnage de Philippe Cléry, incarnation même de l'ennui. Paris, comme Mont-Cinère, comme la Tour l'Evêque et Lorges, semble être un lieu figé, baigné de tristesse. La grande ville renvoie à Julien Green l'image de sa propre solitude:

Je mets rarement le pied dehors sans éprouver aussitôt quelque chose qui ressemble singulièrement à de l'ennui, car je sais trop bien où mènent les rues . . . Leur imorévu ne varie pas. Il y en a dont la mélancolie est difficilement supportable, par exemple le boulevard Haussmann, vers le milieu d'une journée un peu chaude [. . .] il présente à mes yeux une image à peu près parfaite de l'ennui.⁷

La description romanesque instaure donc une réalité particulière, qui est celle de la vision de l'auteur.

⁴ Ibid., p. 101.

⁵ Ibid., p. 224.

⁶ Ibid., p. 233.

⁷ Ibid., p. 233.

Nous ne connaissons des milieux évoqués par Green que l'univers restreint des héros, et nous les voyons par leurs yeux. Pour Emily c'est Mont-Cinère, univers inhumain, symbolisé par le froid, la neige, la pluie glaciale, le vent, la masse grise des collines. L'univers étouffant d'Adrienne est celui de la villa des Charmes; il s'étend à quelques rues de la Tour l'Evêque et aux petites villes voisines. L'écrasante atmosphère de ce milieu est soulignée par la chaleur accablante du soleil. Le monde de Guéret est serré entre la Sommeillante et la Preste, les deux rivières qui étreignent Lorges, et qui l'enferment comme dans une prison. Philippe se fait un univers de son salon, et des quelques quais de Paris où il promène chaque soir sa veulerie.

Ces décors sont baignés d'ombre; Green les peint en noir et blanc. Les objets sont présentés avec précision mais sans relief. Tout se fond dans un monde terne et gris. Mont-Cinère semble exister dans un pays condamné à un automne perpétuel; rien n'anime le paysage de rochers et de collines. Le soleil qui paralyse la Tour l'Evêque réchauffe sans éclairer. L'action de Léviathan se déroule dans une saison de feuilles mortes, de cieux brumeux, de vents glacials. Ebaves présente une ville en état de décomposition: il y a les bâtiments aux murs "couverts de saleté comme d'une guenille",⁸ les troncs des platanes qui la nuit paraissent faits "d'une pierre lépreuse,"⁹ les pavés qui "imitent les tons et les riches marbrures d'une chair noyée,"¹⁰ les feuilles qui

⁸Green, Ebaves, p. 19.

⁹Ibid., p. 15.

¹⁰Ibid., p. 22.

répandent une "âcre senteur de mort végétale."¹¹

Les intérieurs évoqués par Green ont tous un aspect misérable, que ce soit les pièces dépouillées, froides et mal éclairées de Mont-Cinère, le salon lugubre des Mesurat, la chambre pauvre des Guéret, celle d'Angèle ou de Mme Londe, ou encore le restaurant de cette dernière. Partout on retrouve des murs souillés par l'humidité, des tapis usés, des tables qui n'ont plus de tiroirs. Même le somptueux meublier d'Eliane ne paraît ni beau ni précieux dans la lumière de l'enseigne jaune qui éclaire sa chambre.

Les héros sont des personnages médiocres; ils mènent une vie banale, sans aventures, sans événements notables. Emily parle pour eux tous lorsqu'elle se dit que sa morne existence ne saurait inspirer un romancier:

Ce qui la chagrinait le plus, c'était qu'il n'y eût dans sa vie aucun élément de ce romanesque qu'elle aimait tant et que toutes ses difficultés, toutes ses souffrances eussent un air commun, et si peu d'intérêt. Quel romancier eût voulu parler, par exemple, de l'odeur insupportable que dégageait son feu.¹²

Grâce à l'art de Green, ces personnages si ordinaires s'imposent à nous avec force. Leur créateur rêve sur eux, s'attarde sur leurs pensées intimes, sur les secrets remous de leur cœur. L'étude interne des héros prédomine sur l'intrigue. Les circonstances deviennent insensiblement des éléments secondaires du récit; elles s'effacent devant

¹¹ Ibid., p. 22.

¹² Green, Mont-Cinère, p. 185.

des êtres qui s'ennuient et qui cherchent à s'évader sous notre regard.

L'auteur se laisse conduire par ses personnages. "Il s'agit d'abord de créer des personnages vivants et intéressants et capables d'agir,"¹³ et de voir ensuite ce dont ils sont capables. Il écrit à la troisième personne, ce qui lui donne le droit de s'installer provisoirement dans la conscience du personnage pour étudier sa vie intérieure, et de l'observer aussi de l'extérieur. Chaque personnage est tour à tour objet et sujet. Les fines analyses psychologiques révèlent les tourments et l'inquiétude des héros; mais l'auteur ne prend pas parti, il ne se permet pas de juger. Il s'efface à tout moment, ne s'interpose pas comme un Dieu omniscient entre le lecteur et le personnage.

Souvent l'auteur se contente d'observer les êtres et de décrire leur comportement. Les détails insignifiants sont notés avec minutie. On pourrait multiplier les exemples de ces phrases banales qui signalent les plus humbles réalités, qui soulignent la monotonie de la vie quotidienne et trahissent le désœuvrement des protagonistes:

Adrienne apporte des fleurs au salon:

Elle fit quelques pas, posa les fleurs sur le guéridon, déplaça des livres sur le secrétaire.¹⁴

Emily interrompt le mouvement de son fauteuil lorsque sa mère lui adresse la parole:

Elle prenait alors un air de patience et soupirait à mi-voix, puis, lorsque le silence se rétablissait, appuyait contre la

¹³ Green, Journal, (1940-1943), (Paris, Plon, 1946) p. 82.

¹⁴ Green, Adrienne Mesurat, p. 67.

table en faisant plier son poignet comme si elle eût voulu pousser le meuble et l'éloigner d'elle, et retirant la main tout à coup, elle croisait les bras de nouveau et se laissait aller au balancement du fauteuil.¹⁵

Philippe ne sait comment faire passer l'après-midi:

Dans la rue les gens passaient: il regarda par la fenêtre. Puis il dérangea quelques livres et soufflant sur leurs tranches, en fit voler la poussière.¹⁶

Le récit est souvent interrompu par des descriptions qui paraissent sans importance mais qui, tout en donnant au roman ce caractère d'immobilité en accord avec le thème de l'ennui, jettent la lumière sur la psychologie du personnage à travers lequel la scène est vue. Ainsi ce paragraphe qui semble vouloir décrire l'anodin pour lui-même. Adrienne remplit un vase d'eau:

Elle plaça le vase de géraniums dans une cuvette et tourna le robinet de toutes ses forces; l'eau se mit à couler en un jet dru qui frappa les parois de porcelaine avec un bruit assourdissant. Penchée sur les fleurs, la jeune fille regarda cette eau qui montait lentement autour du vase et le faisait osciller sur sa base. Lorsque le vase fut plein, elle ferma le robinet mais elle regretta de ne plus entendre ce fracas qui l'empêchait de réfléchir.¹⁷

Julien Green s'efforce d'être Adrienne: il touche ce qu'elle touche, voit ce qu'elle voit, entend ce qu'elle entend; il s'incorpore à sa créature. La dernière phrase nous éclaire sur la signification profonde des gestes d'Adrienne: elle cherche, dans les occupations les plus machinales, un divertissement à son angoisse.

¹⁵ Green, Mont-Cinère, p. 7.

¹⁶ Green, Evanes, p. 153.

¹⁷ Green, Adrienne Mesurat, p. 66.

Parfois un personnage nous est présenté tel qu'il apparaît aux yeux d'un autre. Mme Grosgeorge regarde son mari assis à table devant elle:

Chacun de ses gestes, chacune de ses intonations ravivaient et nourrissaient en elle un dégoût qui ne demandait qu'à s'accroître; cette large face heureuse, ce corps épais que la maladie ne tourmentait jamais et que la vie rassasiait de plaisirs, il lui semblait que le sort ne s'en servait que pour la moquer, elle et sa souffrance.¹⁸

Tout le dépit, toutes les frustrations d'Eva Grosgeorge, tout l'ennui d'une vie passée à côté d'un homme grossier et insensible, se devinent dans ce portrait.

Il arrive que Green s'ennuie avec son personnage au point de finir par ennuyer le lecteur. Ainsi les longues pages qui occupent presque en entier le chapitre VI de la deuxième partie d'Evanes, et qui décrivent un après-midi de Philippe Cléry, sa digestion, ses indécisions sur son emploi du temps, ses réflexions sans but, son examen d'anciennes photographies, ses consultations de la pendule, ses tentatives pour faire un peu de lecture, ses bâillements, la contemplation de son image dans la glace, sa sortie, ses promenades sur la place du Trocadéro, son tour de voiture, le compte-rendu du film qu'il voit, son retour. La cruelle et minutieuse lenteur de ce chapitre où rien n'arrive produit une impression d'accablement et d'oppression. Green atteint son but, qui est de faire sentir au lecteur le néant de la vie de Philippe; mais dans son acharnement à tout dire, il fatigue et irrite.

18

Green, Léviathan, p. 180.

C'est là peut-être une des raisons de l'insuccès de ce roman auprès du public.

L'expression chez Green n'est pas plus colorée que son monde; elle est sobre, nette et claire. On est frappé par la rareté des images. Leur présence n'est jamais gratuite; elle glissent dans la phrase sans surprendre, sans détonner. Gorkine, dans son étude de Julien Green, qualifie cette sorte d'images "d'image-reflet par opposition à l'image-émotion, à l'image-sensation."¹⁹ Ce sont des images au diapason du ton greenien.

L'image de la prison vient illustrer le thème de l'ennui. Mont-Cinère, dont on aperçoit les parois grises entre les troncs noirs des sapins, ressemble à une geôle. "Vous pensez voir une prison,"²⁰ note l'auteur. Emily se sent prisonnière dans sa chambre,²¹ et ses yeux ont le regard méfiant d'un animal pris au piège.²² Cette image s'impose plus nettement encore dans Adrienne Mesurat. Dès les premières pages la jeune fille a l'impression d'être surveillée par son père, par sa soeur. Bientôt la chambre de Germaine d'où elle pouvait apercevoir le pavillon du docteur Maurecourt, et la grille du jardin, sont fermés à clef. Il est défendu à Adrienne de sortir sans être accompagnée de son

¹⁹ Michel Gorkine, Julien Green, (Paris, Debressas, 1956), p. 174.

²⁰ Green, Mont-Cinère, p. 17.

²¹ Ibid., p. 187.

²² Ibid., p. 5.

père et, lorsqu'elle passe la grille de la villa, elle a "l'impression de rentrer dans un bain."²³ Même après la mort de M. Mesurat, Adrienne ne peut s'échapper de la maison, "des obstacles plus puissants encore l'en empêchent,"²⁴ et la jeune fille comprend que la prison est en elle-même.

Les exemples abondent dans Léviathan. Eva Grosgeorge se sent devenir folle d'ennui et de dégoût:

Après des années de mariage, elle était encore comme une bête qui ne peut prendre son parti d'être tombée dans un piège et pousse sa tête affolée entre les barreaux de la cage, comme s'ils devaient un jour s'écarter miraculeusement.²⁵

Guéret, entre ses tentatives désespérées pour pénétrer dans la chambre d'Angèle, se cache dans les platanes "comme une bête blessée et furieuse."²⁶ Lorsqu'il se sauve de la maison de Mme Londe, "son coeur [bat] comme un être affolé qui se jette contre les murs de sa geôle et cherche à s'échapper."²⁷ Angèle, au moment où un Guéret furieux se penche sur elle, lance "un hurlement d'animal pris au piège."²⁸ Mme Londe, accroupie pour regarder sous son lit, fait songer à un gros animal "qui souffle tristement sous la porte de sa prison."²⁹

Eliane, comme Adrienne, se sent surveillée. Sa chambre est illu-

²³ Green, Adrienne Mesurat, p. 157.

²⁴ Ibid., p. 335.

²⁵ Green, Léviathan, p. 177.

²⁶ Ibid., p. 102.

²⁷ Ibid., p. 107.

²⁸ Ibid., p. 113.

²⁹ Ibid., p. 136.

minée la nuit par une enseigne aux lumières jaunes qui s'éteignent et se rallument sans relâche: "on eût cru un gros oeil jaune qui surveillait Eliane, feignait de dormir, puis se rouvrait tout à coup pour la surprendre."³⁰ Philippe regarde le brouillard qui tremble à la surface de la Seine et se referme autour de lui; il a "l'impression d'être au centre d'une vaste tour brumeuse, d'instant en instant plus étroite."³¹

Le signe de la fenêtre se rattache à l'image de la prison.

Guéret, dans le salon des Grosgeorge, contemple le jardin balayé par les rafales:

Une mince plaque de verre le séparait de l'air frais et vif, des cris du vent dans les arbres; une vitre, il n'en fallait pas plus pour qu'il se sentit prisonnier.³²

Nombreuses sont les scènes où le héros, excédé d'ennui, regarde à travers la fenêtre et considère le paysage qui s'offre à sa vue et qui, presque toujours, présente un aspect mélancolique. La fenêtre semble vouloir séparer le personnage de la vie réelle, l'isoler encore davantage dans sa solitude. Le geste d'Henriette qui se penche dangereusement sur la base d'appui, celui d'Adrienne qui brise les vitres de ses mains nues, deviennent le symbole de l'impossible évasion hors de soi-même.

La tentative de libération est traduite encore par l'image du feu. Elle domine dans Mont-Cinère. Le froid qui pénètre la maison reflète la vie sans joie ni amour qui s'y découle. Dans ses rêves d'une

³⁰ Green, Enaves, p. 18.

³¹ Ibid., p. 40.

³² Green, Léviathan, p. 38.

vie future d'où l'ennui serait banni, Emily voit des feux qui brûlent toute la journée au salon, et son évasion finale se réalise grâce à l'incendie qu'elle allume. Dans Léviathan, l'image du feu rejoint celle de la prison. Eva Grosgeorge se sent des affinités avec le feu, furieux et impuissant au fond de l'âtre, "toujours prêt à se jeter hors de sa prison, à dévorer le tapis, les meubles, la maison détestée."³³

La lenteur du récit constitue la vie même des romans. L'intrigue se déroule selon un rythme sans rapidité qui ne devient haletant qu'au moment des fugues, et qui nous achemine progressivement vers le déclenchement du cataclysme.

L'intrigue de Mont-Cinère est des plus simples. Elle se noue autour d'une jeune fille insignifiante; elle se nourrit de petits événements sans grand intérêt: la visite d'un pasteur, l'arrivée d'une pensionnaire, l'achat de vêtements. Elle se déroule suivant une ligne nette: Emily prend connaissance de l'accablante monotonie de sa vie; elle tente d'y échapper, (par le mariage), elle est rejetée dans une solitude plus profonde que jamais; le roman s'achève par une explosion de violence.

Le rythme d'Adrienne Mesurat est identique à celui de Mont-Cinère. L'ennui se fait soudain sentir dans tout son poids écrasant; une première tentative de libération (le parricide) échoue, et Adrienne, comme Emily, se sent encore plus seule qu'avant. Le roman rebondit, le récit

reprend, l'ennui règne à nouveau. Adrienne cherche désespérément des issues; toutes sont illusoires et elle sombre dans la folie.

Dans chacun de ces deux romans, l'ennui du personnage principal et ses efforts pour s'en libérer sont les ressorts mêmes de l'action. Les incidents sont plus nombreux dans Adrienne Mesurat et les personnages secondaires y prennent plus de place. Mais Green continue de leur refuser une importance trop grande et ils n'existent qu'en fonction de l'héroïne.

Léviathan marque une progression technique vers un roman plus vaste. L'oeuvre n'est plus construite tout entière autour d'un seul personnage. Guéret occupe le centre du roman, et l'histoire de son amour pour Angèle en constitue le fil conducteur. Si leur destin se mêle étroitement à celui de Guéret, les personnages secondaires imposent cependant leur présence; ils vivent leur drame.

L'arrivée de Guéret à Lorges bouleverse la vie de trois femmes, jusqu'alors figées dans leurs habitudes. Mme Londe voit se détruire le précaire équilibre de son petit monde. A Angèle et à Mme Grosgeorge est révélé le néant de leur existence, et toutes deux sont incitées à se libérer de l'ennui qui les étouffe. Comme pour Emily et pour Adrienne, leurs efforts d'évasion s'avèrent infructueux et s'achèvent, dans la violence pour Eva, dans la folie pour Angèle.

Le mouvement d'Evanes semble au premier abord devoir être le même que celui des oeuvres précédentes. Le héros prend connaissance de sa lâcheté et voudrait échapper à lui-même, à son ennui. Mais chez

Philippe il n'y a pas de ces efforts désespérés qui conduisent à une libération violente. Il accepte l'ennui et s'y mure. Aussi n'est-ce pas lui mais Eliane qui crée l'intrigue du roman. Sa brève fugue imprime à la deuxième partie du récit un rythme angoissant qui rappelle celui de Léviathan et qui annoncerait une évasion brutale. L'auteur avait prévu une telle fin. "Eliane se pend,"³⁴ dit-il dans son Journal.

Mais il change d'avis:

J'ai voulu éviter une fin violente qui n'eût pas été dans le caractère du récit. Il faut une fin qui n'en soit vraiment pas une. Pas de suicide par conséquent. La vie continue sans heurts, sans grands changements. Ce dernier chapitre, avec quelques modifications, je me proposais de le mettre en tête du roman, dans une première version demeurée inachevée.³⁵

Le récit s'achève, comme il a commencé, par une promenade le long de la Seine, et suggère la reprise monotone d'une existence ennuyeuse. Le mouvement circulaire semble emprisonner les personnages et interdire toute évasion; il crée un monde clos et figé, et fait d'Epaves le roman par excellence de l'ennui.

Ce mouvement est analogue à celui de L'Autre Sommeil, roman que Green a écrit alors qu'il avait délaissé, pour quelque temps, le projet d'Epaves. Ces deux livres sont des oeuvres immobiles, semblables à la vie en ce qu'elles présentent des êtres qui acceptent leur destin, qui n'opèrent pas de ces tentatives désespérées de libération qui déclenchent la catastrophe. L'ennui y règne, souverain.

Avec Le Visionnaire et Minuit, l'oeuvre de Green prend une

³⁴ Green, Journal I, p. 77.

³⁵ Ibid., p. 82.

nouvelle direction. L'ennui ne figure plus, autant qu'avant, comme matière de la création romanesque, mais bien plutôt comme principe générateur du récit. Ce sont des romans d'évasion hors du monde, qui reprennent la direction de la folie d'Adrienne ou d'Angèle, des rêveries souvent hallucinatoires des personnages des premiers romans: la vie réelle, trop angoissante, cède soudain à celle de l'imagination. La description minutieuse de la monotonie quotidienne fait place à l'évocation du monde du rêve. Le château de Nègreterre, comme celui de Fontfroide, représentent la vie de l'âme, de la vie intérieure. Cette évasion en soi n'en est pas une, et la mort vient délivrer les principaux protagonistes.

Varouna est une nouvelle fuite dans le fantastique, fuite qui permet, par le dépaysement poétique, d'échapper à l'ennui, tout en le révélant dans sa profondeur. Une première partie intitulée Hoël reprend, sous la forme simple et rigide du mythe, le thème de l'errance à la recherche de soi et de l'impossible amour. Hélène, le deuxième épisode, présente le récit légendaire d'une jeune fille à la poursuite d'un rêve inaccessible, et d'un père à la poursuite d'une ombre de son passé. La troisième partie, Jeanne, rejoint la manière habituelle de Green et ressemble, par son mouvement romanesque, au Visionnaire. Jeanne, comme Manuel, vit sous deux plans, celui de la vie réelle et celui du rêve. Il n'y a pas d'intrigue, pas de structure romanesque proprement dite. C'est tout simplement le journal d'une romancière dans lequel se mêlent des remarques sur la vie quotidienne et des réflexions sur la création artistique.

Jeanne résume l'attitude de l'auteur devant un mal qui le fait souffrir; elle exprime, à la fois, l'ennui de l'inaccessible et la façon de s'en évader momentanément:

Malgré tout, jusqu'à la fin de ma vie, il y aura en moi quelque chose d'inapprivoisé que rien ne contentera et à qui tout demeurera étranger. Cela, j'essaie de le faire passer dans mes livres; je dis mal, c'est parce-que j'ai cela en moi que j'écris.³⁶

Les deux premiers récits offrent certains parallélismes. Hoël, après une vie de longs et infructueux voyages se découvre dans la mort. Bertrand Lombard erre pendant quinze ans dans un univers d'illusions pour enfin trouver la paix dans la délivrance finale. Jeanne dit de lui: "Que sa conscience l'ait tué, cela est sûr."³⁷ Le journal de Jeanne vient rompre le rythme du livre. Mais l'unité en est assurée par la reprise du thème central de l'amour prédestiné représenté par la chaîne. Cet amour, qui s'achève dans la violence pour Hoël et Morgane, qui acquiert un caractère incestueux et impossible avec Bertrand et Hélène, trouve son accomplissement dans les personnes de Jeanne et de Louis.

De cet amour heureux, Julien Green ne nous dit presque rien. Serait-ce qu'il ne sait pas peindre le bonheur humain? ou encore que sa conception en est si simple qu'elle ne peut servir de matière à la création romanesque? Notons cette remarque laconique de l'auteur dans son Journal:

³⁶ Julien Green, Varouna, (Paris, Plon, 1940) p. 273.

³⁷ Ibid., p. 237.

Un bonheur si simple qu'il ressemblerait à de l'ennui aux yeux des personnes plus difficiles.³⁸

Mais la communication entre deux êtres reste toujours en deça de ce qu'on espérait, et l'amour humain, si profond soit-il, ne saurait combler l'âme en quête d'infini. "Comment dirais-je à Louis ce lourd secret que je porte en moi?" se demande Jeanne qui, déçue d'elle-même et inquiète a "la certitude d'être passée à côté de [sa] destinée véritable."³⁹

L'inlassable recherche d'une libération continue. Le début de Si J'Étais Vous reprend le thème de l'ennui, l'illustre par l'exemple de la monotonie de la vie de Fabien, et le précise dans son aspect métaphysique:

Depuis son enfance il devinait en lui la présence de quelque chose qui, d'une manière inexprimable, demeurait hors de sa portée, et ce quelque chose se libérait quand il levait les yeux vers le ciel nocturne.⁴⁰

L'ennui de Fabien ainsi défini commence le long voyage d'un être à l'autre, à chaque étape duquel le héros retrouve la tristesse et le dégoût qui étaient les siens. Le roman résume les modes d'évasion présentés dans les œuvres précédentes. Fabien, par ses promenades nocturnes, rappelle Philippe; ses tentatives pour transposer son angoisse en création artistique ressemblent aux efforts de Manuel et de Jeanne. Les

³⁸
Green, Journal, (1940-1943), p. 243.

³⁹
Green, Varouna, p. 276.

⁴⁰
Julien Green, Si J'Étais Vous, (Paris, Plon, 1947) p. 20.

diverses transformations sont autant de fugues, de fuite vers l'inconnu. Le personnage de M. Poujars ressuscite celui de M. Grosgeorge, homme riche et apparemment comblé mais dont la vie s'avère, dans son ensemble, ennuyeuse et assez médiocre. Sous la forme de Paul, Fabien répète le geste meurtrier d'Adrienne, de Guéret et de Hoël. Fruges possède la même aspiration vers une vie toute mystique que M. Edme, la même nostalgie des paradis perdus de l'enfance qu'Henriette.

L'oeuvre s'élargit de métamorphose en métamorphose jusqu'à ce que, dans l'épisode final, l'auteur organise un milieu romanesque et nous replace dans l'atmosphère étouffante des premiers romans. Autour de Camille se rassemble une famille noire dans la tradition greenienne, régie avec une autorité absolue et cruelle par l'oncle Firmin. Son attachement pour sa nièce Stéphanie a quelque chose de louche qui rappelle l'amour incestueux de Lombard pour Hélène. La passion prend chez lui la forme de l'orgueil et le barricade dans une solitude dont il ne peut sortir. Comme chez Kate Fletcher, son vice devient sa vertu, et il se croit un saint. Le mariage de Stéphanie et de Camille est une union absurde basée sur la vanité et sur le naïf désir de triompher secrètement de l'autorité de l'oncle Firmin. Elise, en proie à une passion dévorante pour son beau-frère, est une nouvelle Eliane, mais plus naïve, plus innocente. Après avoir bouleversé cet univers qui semblait fixé à jamais, Fabien s'enfuit. C'est en vain qu'il a cherché une évasion à travers les êtres dont il a emprunté l'identité. Son aventure est un échec puisque, comme tous les autres héros de Green, partout et toujours, il se retrouve tel qu'il est.

Avec Si J'Etais Vous prend fin la série de romans qui explorent la vie de l'imagination. Le rêve a sa vérité; il approfondit ce que les premières œuvres décrivaient dans son aspect mécanique - l'ennui de toute vie humaine et l'impossibilité où est l'homme d'y échapper par ses propres moyens. Et c'est par là que les récits fantastiques sont tout autant réalistes que les romans antérieurs:

Le mauvais romancier [. . .] essaye de présenter à la vie une image logique et ne comprend pas que, sans un rien de folie, la suite des événements est fausse; c'est ce qui fait qu'un conte fantastique a souvent une plus grande apparence de réalité qu'un roman "bien construit."⁴¹

Ces romans sont fermés; leur mouvement, comme celui d'Evanes et de L'Autre Sommeil est circulaire. Dans Le Visionnaire, la fuite imaginaire de Manuel est placée entre les deux récits que Marie-Thérèse fait de la vie réelle; cette structure suggère une geôle d'où le rêve ne permet d'échapper que pour un temps limité, et qui se referme sur Manuel, ne lui laissant qu'une évasion possible: la mort. Minuit commence par le suicide de Blanche et s'achève par celui de sa fille Elisabeth. L'image de la chaîne avec laquelle Varouna débute et conclut vient contredire le mouvement linéaire des trois récits. A la fin de Si J'Etais Vous, Fabien revient assumer son identité première par une remontée des diverses métamorphoses qu'il avait subites.

A l'intérieur de ces romans se pose le problème de l'évasion par la création artistique. Jeanne, nous l'avons vu, exprimait les sentiments

⁴¹

Green, Journal (1940-1943), p. 54.

profonds de l'auteur à cet égard. Il est à noter que dans chacun des cas, la création littéraire n'offre pas de refuge permanent. Manuel, après avoir transcrit en mots son monde imaginaire, ne peut plus accepter la réalité. Jeanne détruit son roman. Fabien, après ses transformations successives qui figurent le rôle du romancier endossant l'identité de chacun de ses personnages, cherche désespérément à revenir à lui-même. L'univers créé par le romancier ne fait qu'accentuer l'angoisse et l'impossible soif de libération de son créateur. Green nous le dit dans son Journal:

Je travaille bien, avec la rage d'oublier, de me plonger dans un monde imaginaire. Et qu'est-ce que j'y trouve dans ce monde imaginaire? Mes problèmes démesurément grandis jusqu'à atteindre des proportions terrifiantes.⁴²

Lorsqu'il écrit ces mots, Green travaille déjà à son nouveau livre, Moïra. Désormais, dans la création romanesque de Green, l'ennui n'imposera plus son rythme à l'intrigue. A une différence thématique correspond une différence de structure. Le monde plus réel de Moïra ne ressemble pas à celui des premières oeuvres. Il est moins accablant, moins oppressant. Green n'alourdit plus le récit d'explications psychologiques qui ralentissent le rythme:

L'explication psychologique est trop souvent le signe d'une action insuffisamment motivée. Le geste doit révéler ce qu'il y a au fond de l'âme; c'est son rôle; les phrases ne sont que de l'amplification.⁴³

⁴²

Green, Journal (1946-1950), p. 235.

⁴³

Ibid., p. 271.

La forme est dépouillée; l'intrigue est claire: Joseph Day est assailli soudain par l'instinct charnel qu'il hait; il succombe; il tue celle qui l'a séduit; il se livre aux autorités. En plaçant Moïra dans le contexte de l'univers romanesque de Julien Green, on retrouve, sous-jacent à cette intrigue assez simple, le thème obsédant du solitaire qui ne peut communiquer son inquiétude, et dont les obsessions le mènent à la violence au-delà de laquelle il se retrouve plus seul qu'avant. Les personnages sont plus nombreux que dans les premiers romans, les dialogues plus rapides; les événements se succèdent à un rythme accéléré. Si en effet l'ennui se devine comme étant une des raisons du comportement du héros, il ne figure pas comme l'un des composants romanesques. Par son dénouement, le roman apporte une rupture avec les oeuvres antérieures. Il n'y a pas d'évasion dans la folie, dans le monde du rêve ou du fantastique, ni de libération par la mort. Joseph Day assume son crime; il accepte ce qu'il est.

Le Malfaiteur, roman que Green avait commencé après Minuit et qu'il avait délaissé pour se replonger dans le monde fantastique avec Varouna, paraît en 1955. Les héros, Jean et Hedwige, sont des êtres déplacés, séparés de leurs semblables, l'un par son homosexualité, l'autre par une innocence naïve qu'aucun n'ose informer. Tous deux aiment sans être aimés, ce qui les plonge dans une solitude encore plus complète. Nous retrouvons l'univers clos des premiers romans, la famille haineuse dont les membres souffrent et se vengent les uns sur les autres. Dans un des personnages secondaires, celui d'Ulrique, nous observons les comportements coutumiers de l'ennui: dégoût de soi-même, rêveries,

sadisme, fugue. Bien que la solitude profonde des protagonistes soit un élément important du récit, le thème de l'ennui est pourtant relégué au second plan et fait place à celui de l'humiliation: humiliation de Jean, le malfaiteur, honteux de lui-même, pourchassé par la police; humiliation d'Hedwige, orpheline qui vit de la charité des autres et qui, follement amoureuse d'un homosexuel, est la seule à ignorer la raison de son indifférence envers elle. Ce livre, au rythme rapide et décousu, n'a rien de la lenteur accablante des premiers romans.

L'ennui ne figure qu'à l'arrière-plan dans Chaque Homme Dans Sa Nuit. On le retrouve chez le personnage principal qui souffre, lui aussi, de désœuvrement, de cet envahissement de la tristesse communs aux héros greeniens. Mais le thème dominant est celui du problème du bien et du mal, de la contradiction que porte en lui tout chrétien. L'oeuvre est plus complexe que les précédentes, les personnages plus difficiles à saisir. Le héros est pris au piège, entre un amour profond mais défendu et une foi qui le harcèle sans cesse, une soif de beauté et de pureté. Il trouve une libération, sans l'avoir recherchée, dans une mort violente. Wilfred, avant de mourir, pardonne à son meurtrier, et le "oui" qu'il prononce, "ce mot qui effaçait tout, qui rachetait tout, parce que seul parlait le plus grand amour"⁴⁴ vient absoudre les Adrienne Mesurat, les Guéret, les Hoël, tous les pauvres malheureux de l'univers greenien qui avaient désespérément cherché à échapper à eux-mêmes par la violence. Ce roman est celui de l'acceptation et de l'espoir.

⁴⁴ Julien Green, Chaque Homme Dans Sa Nuit, (Paris, Plon, 1960), p. 438.

Cette oeuvre est plus complexe que les précédentes. Quoique la ligne en soit moins nette que celle de Moïra, le fil du récit ne disparaît cependant pas dans de longues descriptions ou des analyses psychologiques qui donnaient aux premiers livres un caractère d'immobilité. Le roman est riche de vie, grouillant de personnages. .

L'Autre, le plus récent roman de Julien Green, ouvre encore plus grande les portes de l'espérance. Le thème de l'ennui y rejoint celui de la recherche de l'absolu. Le titre réunit deux des idées qui reviennent constamment à travers l'oeuvre de Green, celles de la solitude de tout être humain, et de la contradiction qui existe en l'homme, objet, de par sa nature même, de sollicitations contraires. L'Autre, c'est Karin pour Roger, c'est Roger pour Karin, c'est la personne aimée, mais qui reste inaccessible, et avec laquelle la communion parfaite s'avère impossible. ("Elles aiment et ils aiment, mais seuls les corps se joignent").⁴⁵ L'autre, c'est encore le Roger d'autrefois par opposition à celui d'aujourd'hui, c'est la Karin de jadis transformée par les années. L'autre, c'est enfin ce que le héros rêve d'être, comparé à ce qu'il est; c'est l'homme attiré par la sainteté mais dont les actions restent toujours en deçà de ses aspirations.

L'architecture du roman correspond au titre. Le livre est composé de quatre parties, deux très brèves encadrant deux plus longues. Les deuxième et troisième parties forment une réplique l'une pour l'autre.

⁴⁵

Green, L'Autre, p. 213.

Dans l'une, Roger fait le récit de l'été de 1939; dans l'autre, Karin raconte le printemps de 1949. Cette forme, où chacun monologue à tour de rôle, illustre le thème de la solitude et de l'impossible communication. C'est sans doute le roman de Green où il y a le moins d'intrigue ou d'incidents. D'une simplicité extrême, il est fait, en grande partie, de conversations. Les personnages secondaires n'existent qu'en fonction des héros. Le deuxième récit reprend le mouvement du premier, mais pour l'approfondir. Si L'Autre donne l'impression d'une certaine lenteur; c'est celle d'une descente en soi-même, à la recherche de Dieu.

Roger reconnaît ses faiblesses et ses limites; il renonce à la vie monastique. Karin, malgré sa sensualité, se sent appelée et acceptée par Dieu. L'évasion tant recherchée par les premiers héros greeniens fait place à l'acceptation de soi-même, de sa nature, et à l'abandon à l'amour divin. L'oeuvre, qui avait débuté dans le plus sombre désespoir, débouche sur la lumière.

Le thème de l'ennui, se reconnaît ainsi à travers toute l'oeuvre romanesque de Green. Mais dans les premiers romans, ce thème se lie étroitement à la forme et influence le rythme et le mouvement du récit. Plus tard, l'ennui sert de point de départ pour des fuites imaginaires dans le fantastique. Dans Le Malfaiteur, Moira, et Chaque homme dans sa nuit, l'ennui demeure, obsédant, mais sa présence n'est plus la force motrice de l'action, et ne se fait plus sentir dans la marche même de l'intrigue. Dans L'Autre, l'ennui enfin connaît son terme, qui est la recherche de l'absolu, le refuge en Dieu.

CONCLUSIONS: LE SENS DE L'ENNUI

L'ennui, tentation raffinée du Malin, peut aussi être une grâce divine pour qui sait l'accueillir comme telle. Le divertissement, dans le sens pascalien du terme, vient du dehors et détourne l'homme de sa vie intérieure; il l'empêche de songer principalement à lui. Sans le divertissement, l'homme est dans l'ennui, et cet ennui le pousse "à chercher un moyen plus solide d'en sortir."¹ Pour certaines âmes, comme pour les héros des premiers romans de Green, le divertissement est une nécessité. Ne plus être divertie, c'est perdre un point d'appui; la vie quotidienne est privée de repères; le résultat est désastreux. Pour d'autres, comme pour Karin, l'absence de tout divertissement est le commencement d'une quête d'infini: "Rien de tel pour nous précipiter vers Dieu comme dans un abîme, car le problème qui se pose désormais est: Dieu ou rien."²

La solitude est un autre moyen dont Dieu se sert pour attirer l'homme à lui. L'être humain est séparé du reste de l'humanité par un mur presque infranchissable. Ce qu'il pense profondément est à peu près incommunicable: "Ce qu'on veut dire reste toujours au delà des mots."³ Qui tente de se faire comprendre ne trouve personne pour

¹ Pascal, Oeuvres complètes, p. 1147.

² Green, Journal (1946-1950) p. 107.

³ Green, Journal (1935-1939) p. 55.

l'entendre. "Parfois l'amour devine,"⁴ mais l'amour humain est limité par la nature même des protagonistes. La compréhension totale devient le privilège de l'amour parfait; Dieu est le seul à comprendre d'une manière absolue. Il demeure, pour l'homme, l'ultime refuge contre la solitude.

Voilà la signification profonde que l'on découvre derrière les manifestations extérieures de l'ennui telles qu'elles nous apparaissent dans l'oeuvre romanesque de Green. Emily, Adrienne, Angèle, Guéret, Eva, furent désespérément devant la vision du vide illimité que représente leur être, et leur existence devient un cauchemar où rôdent la folie, le crime et l'horreur. Philippe a conscience de quelque chose qui le sollicite au delà du vide de son univers. Penché au-dessus du gouffre noir et profond de la Seine, il se sent brusquement "arraché à lui-même, au cadre étroit d'une vie prudente."⁵ Mais il refuse de répondre à cet appel de l'infini; il accepte l'ennui, par veulerie, et devient un enterré vivant. Pour les âmes arides qu'aucun sentiment religieux n'anime, le vide représente une menace d'engloutissement.

Pour d'autres, selon Green, la prise de conscience du néant est une révélation profonde. Celui qui volontairement essaye de faire le vide dans son cerveau, de rester immobile et de regarder en soi, a le sentiment presque physique du néant. Il n'y a rien: "Ce qui nous

4 -

Green, Journal (1940-1943) p. 113.

5

Green, Enaves, p. 30.

attire, ce qui parfois nous fascine, ce n'est rien, mais ce rien dont je parle, lui, existe à sa manière, comme une sorte d'obsession . . .

derrière ce rien épouvantable qui dévore tout, il y a le Créateur."⁶

L'oeuvre romanesque de Green peut être comprise comme étant un long acheminement vers cette révélation. Au fugitif éclair de Philippe Cléry, le premier des héros greeniens à se demander: Qui suis-je?

"Peut-être étais-je né pour être libre,"⁷ succèdent les tentatives de Manuel, de M. Edme, d'Elizabeth, de Jeanne, pour voir ce monde avec des yeux nouveaux, pour découvrir un autre univers derrière celui des apparences; François Especel, Joseph Day, et Wilfred Ingram croient en ce monde spirituel, mais leur foi semble être sans cesse menacée par leurs défaillances de conduite; Karin elle, finit par s'abandonner à l'infini et meurt peu de temps après avoir connu un de ces moments privilégiés où l'âme humaine communique avec l'au-delà. A cette lente montée vers Dieu correspondent une meilleure acceptation de soi, de sa condition humaine, et une plus grande communication avec autrui.

Cette évolution doit être mise en rapport avec la vie intérieure de l'auteur: "Romans, étapes d'un long voyage intérieur."⁸ Comment expliquer alors le bonheur éclatant de Green au moment où il écrit ses premiers romans, les romans de l'ennui? Car il était heureux:

⁶ Julien Green, Vers l'invisible, (Paris, Plon, 1967), p. 150.

⁷ Green, Ecaves, p. 31.

⁸ Green, Journal (1946-1950), p. 86.

On ne se doute pas que pendant les années où j'écrivais ces livres inexplicablement sombres, j'étais si heureux que parfois le bonheur m'empêchait de dormir et que je pleurais de joie.⁹

C'est le sentiment de libération qui suit le refus de la croix.

A vingt ans, Green abandonne le dessein d'une vie monastique. Il a alors le sentiment d'un immense allègement intérieur; il entre en possession du monde et de lui-même:

Il me semble en cette seconde que la terre entière m'était offerte et que, sortant d'une espèce de moyen âge, j'abordais en pleine Renaissance.¹⁰

Le jeune homme découvre la beauté du monde; il s'attache au terrestre avec ferveur. Il vit alors au niveau superficiel qui l'empêche d'appréhender le spirituel, et il perd la foi. Cette perte ne l'empêche pas de jouir pleinement de la vie, d'en goûter l'ivresse et les plaisirs. Mais dans une zone secrète de lui-même se cache une inquiétude profonde et ses premiers livres, si loin qu'ils puissent paraître de la religiosité ordinaire, n'en sont pas moins religieux dans leur essence: "L'angoisse et la solitude des personnages se réduisent presque toujours à ce que je crois avoir appelé l'effroi d'être au monde sous toutes ses formes."¹¹

Green, libéré du poids de la foi, témoigne d'un double sentiment:

9

Ibid., p. 24.

10 -

Green, Journal (1940-1943), p. 80.

11

Green, Journal (1946-1950), p. 312.

attachement fervent au monde, et terreur de la mort. Privé de l'assurance du salut, il est désormais hanté par la crainte de mourir. Il fait porter ses inquiétudes et ses angoisses par ses personnages. "Voici la vérité sur ce livre, dit-il de Léviathan, je suis tous les personnages."¹² Et ces personnages viennent éclairer l'auteur sur lui-même, sur ce qui se passe au fond de son âme. Green le reconnaîtra plus tard:

Le romancier est pareil à un éclaireur chargé d'aller voir ce qui se passe au fond de l'âme. Il en revient et raconte ce qu'il a vu. Jamais il ne reste à la surface, et il n'habite que les régions les plus obscures. Telle est mon expérience.¹³

C'est ainsi que Mont-Cinère, Adrienne Mesurat, Léviathan et Epaves disent le vide essentiel de l'existence humaine livrée à elle-même. Ces premiers romans, d'où Dieu semble être banni, "laissent entrevoir dans de grands remous [. . .] ce qui échappe toujours à l'observation psychologique, la région secrète où Dieu travaille."¹⁴

L'ennui profond qui habitait cette "région secrète" finit par monter à la surface et se révéler à Green. Il décrit cette prise de conscience de la tristesse de l'univers dans son Journal.

Ce devait être en 1932 or 33, par une très belle fin d'après-midi de mai, dans ma bibliothèque. Le soleil jetait sur le mur du fond de cette pièce des taches lumineuses que j'observais, étendu sur un canapé. A un moment, ces taches qui se déplaçaient très lentement atteignirent le bord d'un cadre. Je ne sais pourquoi j'eus alors, comme dans une révélation,

¹² Green, Journal (1928-1934) p. 3.

¹³ Green, (Journal 1946-1950) p. 160.

¹⁴ Ibid., p. 126.

le sentiment de la tristesse immense de l'univers [. . .]
je fus oris pour la première fois d'une mélancolie que je n'ai
jamais pu chasser tout à fait de mon esprit.¹⁵

Le Visionnaire écarte le tissu d'illusions qui ordinairement sépare l'homme de la découverte de son propre néant. Green, désespérément, cherche une réponse dans les philosophies de l'Inde (Minuit, Varouna). Ce dernier roman "témoigne du passage de la hantise de la métempsycose à la joie de la découverte de l'amour personnel de Dieu qui nous appelle, à travers les âges, par la communion des saints."¹⁶

Revenu à la foi catholique, Green ne cherche plus à échapper à l'ennui en essayant de fuir les limites du temps et de l'espace:

Le plus sage est de s'accepter soi-même, tel qu'on est, avec les humiliantes limites qui dérivent de la faute originelle.¹⁷

Ayant compris que "c'est au coeur du silence qu'habite Dieu",¹⁸ Julien Green Le cherche au plus profond de lui-même, "là où les voix du monde n'arrivent plus."¹⁹

¹⁵
Green, Journal (1946-1950), p. 123.

¹⁶
Charles Moeller, Littérature du XX^e siècle et christianisme, (volume I), (Tournai, Casterman), 1964.

¹⁷
Julien Green, Si J'Etais Vous, (Paris, Plon) 1947, Préface, textes inédits, 1970.

¹⁸
Green, Journal (1940-1943), p. 280.

¹⁹
Ibid., p. 280.

BIBLIOGRAPHIE

A. OEUVRES DE JULIEN GREEN

1. Romans

- Mont-Cinère. Paris: Plon, 1926.
- _____. Paris: Le Livre de Poche, 1968.
- Adrienne Mesurat. Paris: Plon, 1927.
- _____. Paris: Le Livre de Poche, 1966.
- Léviathan. Paris: Plon, 1929.
- _____. Paris: Le Livre de Poche, 1967.
- Epaves. Paris: Plon, 1932.
- Le Visionnaire. Paris: Plon, 1934.
- _____. Paris: Le Livre de Poche, 1969.
- Minuit. Paris: Plon, 1936.
- _____. Paris: Le Livre de Poche, 1968.
- Varouna. Paris: Plon, 1940.
- _____. Paris: Le Livre de Poche, 1967.
- Si j'étais vous. Paris: Plon, 1947.
- L'Autre sommeil. Paris: Edition de la Palatine, 1950.
- Moira. Paris: Plon, 1950.
- _____. Paris: Le Livre de Poche, 1970.
- Le Malfaiteur. Paris: Plon, 1955.
- Chaque homme dans sa nuit. Paris: Plon, 1960.
- _____. Paris: Le Livre de Poche, 1970.
- L'Autre. Paris: Plon, 1971.

2. Théâtre.

- Sud. Paris: Plon, 1953.
L'Ennemi. Paris: Plon, 1954.
L'Ombre. Paris: Plon, 1956.

3. Nouvelles.

- Le Voyageur sur la terre. Paris: Plon, 1930.

4. Journal.

- Journal (1928-1934). Paris: Plon, 1938.
Journal (1935-1939). Paris: Plon, 1939.
Journal (1940-1943). Paris: Plon, 1946.
Journal (1943-1945). Paris: Plon, 1949.
Journal (1946-1950). Paris: Plon, 1951.
Journal (1950-1954). Paris: Plon, 1955.
Le Bel aujourd'hui (1955-1958). Paris: Plon, 1958.
Vers l'invisible (1958-1967). Paris: Plon, 1967.
Le Journal inédit de Julien Green. Journal de L'Autre. (1967-1968).
 Paris: Le Figaro Littéraire, 22-28 février, 1971.

5. Autobiographie.

- Partir avant le jour. Paris: Grasset, 1963.
Mille chemins ouverts. Paris: Grasset, 1964.
Terre lointaine. Paris: Grasset, 1966.

6. Autres oeuvres.

Pamphlet contre les catholiques de France. (Sous le pseudonyme de Théophile Delaporte). Paris: Plon, 1924.

Suite anglaise. Paris: Plon, 1927.

B. ETUDES CRITIQUES SUR JULIEN GREEN

Arland, Marcel. Le Visionnaire. Paris: N.R.F., 1^{er} mai, 1934.

_____. Minuit. Paris: N.R.F., 1^{er} mai, 1936.

Brodin, Pierre. Julien Green. Paris: Editions Universitaires, 1957.

Cabanis, José. Julien Green et le royaume de Dieu. Paris: La Table Ronde, mai, 1962.

Eck, Marcel. La Genèse d'une angoisse. Paris: La Table Ronde, mai, 1964.

Fongaro, Antoine. L'Existence dans les romans de Julien Green. Rome: Angelo Signorelli, 1954.

Gorkine, Michel. Julien Green, essai. Paris: Nouvelles Editions Debresse, 1956.

Kanters, Robert. Julien Green. Paris: La Revue de Paris, août-septembre, 1962.

_____. L'Autre. Les Marées de l'amour. Paris: Le Figaro Littéraire, 22-28 février, 1971.

Marcel, Gabriel. Mont-Cinère. Paris: N.R.F., 1^{er} septembre, 1926.

Marion, Denis. Léviathan. Paris: N.R.F., 1^{er} mai, 1929.

Mauriac, François. Adrienne Mesurat. Paris: N.R.F., 1^{er} juillet, 1927.

Petit, Jacques. Julien Green, L'Homme qui venait d'ailleurs. Bruges: Desclée de Brouwer, 1969.

Prévost, Jean-Laurent. Julien Green ou L'Ame engagée. Lyon: Editions E. Vitte, 1960.

Rousseau, Guy Noel. Sur le chemin de Julien Green. Boudry-Neuchâtel: Les Editions de la Baconnière, 1965.

Saint-Jean, Robert de. Julien Green par lui-même. Paris: Editions du Seuil, 1967.

_____. Julien Green. Au Rendez-vous du ciel et de l'enfer. Paris: Le Figaro Littéraire, 22-28 février, 1971.

Schneider, Marcel. Le Diable reprend pied dans la littérature. Paris: La Revue de Paris, avril, 1964.

Sémolué, Jean. Julien Green ou L'Obsession du mal. Paris: Editions du Centurion, 1964.

C. ETUDES GENERALES

Blanchet, André, S.J. La Littérature et le spirituel. 2 vol., Paris: Aubier, Editions Montaigne, 1960.

Boisdeffre, Pierre de. Une Histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui (1938-1958). Paris: Le Livre Contemporain, 1958.

Moeller, Charles. Littérature du vingtième siècle et Christianisme. Casterman, 1964.

Rousseaux, André. Littérature du vingtième siècle. Paris: Editions Albin Michel, 1939.

D. AUTRES TEXTES CONSULTES

Baudelaire, Charles. Oeuvres complètes. Paris: Editions Gallimard, 1961.

Pascal, Blaise. Oeuvres complètes. Paris: Librairie Gallimard, 1954.